

Berthe Gavalda

- L'inspiration biblique de Mistral -



Paris
Les Amis de la langue d'Oc
1967.

“ PER CREBA LOU GRAN COUVENT ”
(La Countesso - Lis Isclo d'Or).

Avant-Propos

Il serait temps que la critique mistralienne entrât définitivement dans la période de compréhension véritable et d'objectivité. Le génie universel de notre poète ne peut plus souffrir d'être livré uniquement aux disputes des scribes partisans qui prétendent annexer ses dépouilles pour la défense et illustration de leurs petites thèses personnelles; car bien au-dessus des dépouilles, témoignages inévitables mais sans signification réelle de l'humanité commune à tous les hommes, il y a le créateur Frédéric Mistral définitivement entré avec son œuvre dans sa vivante éternité.

Et c'est l'œuvre qui compte d'abord puisque c'est elle qui est l'émanation délibérée de la personnalité la plus profonde; certes, on ne peut pas séparer l'œuvre de l'homme, du moment qu'elle exprime son moi; mais il faut inverser la relation explicative dans laquelle barbotte et se noie notre pauvre mentalité contemporaine intoxiquée par toutes sortes de psychologies: ce n'est pas ce que nous pouvons savoir de l'homme qui explique l'œuvre, c'est l'œuvre qui permet de comprendre l'homme. Plus le génie est grand et sincère, plus cette relation se vérifie. Or le génie de Mistral n'est plus à établir, sauf pour les Français du Nord, peut-être! et sa lumineuse sincérité ne peut faire de doute pour ceux qui ont des yeux pour lire et un cœur pour comprendre, avec la même intacte sincérité.

On a voulu nous démontrer que l'homme de Maillane fut royaliste, républicain, catholique, non-catholique, nationaliste français, séparatiste méridional, ignorant des courants de pensée de son époque, imitateur de la prosodie française... etc... etc... Et alors? Et après? en quoi cela nous fait-il avancer dans la connaissance de cette

poésie souveraine, si simple et si extraordinaire à la fois qu'il n'y en a eu peut-être qu'une dizaine de semblables à travers les littératures de tous les âges et de tous les terroirs? Mais ces poèmes peuvent expliquer, à celui qui veut les écouter avec attention et respect, pourquoi et comment leur auteur fut ceci et cela tour à tour, voire ensemble et contradictoirement, et fut probablement bien d'autres choses encore, que nous découvrirons avec la publication de sa correspondance; et ils nous expliqueraient aussi ce dont nous n'aurons jamais une connaissance anecdotique parce que Mistral, comme tout homme, plus que beaucoup d'autres, a vécu de son secret dont il a jugé inutile de donner communication expresse, son œuvre devant suffire à notre bien:

— Jamai diguès toun secrèt (Reino Jano II-15).

Bien entendu je ne mentionne Lamartine qu'en passant, lui qui s'obstina complaisamment, selon ses propres rêveries romantiques, à ne voir en ce Provençal, qu'il ne pouvait pas bien comprendre, qu'un paysan sans culture, fruit spontané de la nature et du sol. Et je ne cite qu'avec le sourire la thèse, dernière en date et première en subjectivisme, qui voudrait que Mistral n'ait pas bien discerné l'objet de ses propres écrits et se soit leurré lui-même: là nous avons atteint le fond de la déraison pseudo-critique et du refus de penser.

Mais c'est au moment où le nageur imprudent, en train de couler à pic, touche la surface des fonds sous-marins qu'il peut, d'un coup de pied bien donné, se propulser utilement vers la lumière. C'est ce que j'essaye de faire ici pour aider la critique de bonne foi à remonter vers la vie et la vérité. Je le fais en abordant de front un problème central qui a déjà donné lieu à quelques études, chacune intéressante mais toutes incomplètes et indirectes, celui de l'inspiration religieuse de la poésie mistralienne.

Le rêve religieux de Mistral est constant; et cette constance renouvelée tout au long de ses travaux ne peut être le signe que d'un enracinement essentiel.

Que l'on ne se méprenne donc pas sur le mot rêve; seuls les nigauds croient que les mythes sont mensonge et que l'imagination est maîtresse d'irréalité. C'est exactement l'inverse qui est vrai: l'imagination nous ouvre les portes de réalités immenses qui s'étendent aux confins des petits territoires enclos par notre pensée conceptuelle et utilitaire; le mythe est l'expression spontanée d'une expérience immédiatement ressentie, et il reste donc plus proche de l'authenticité de cette expérience que n'importe quelle formule abstraite, même à prétention scientifique; quant au rêve..... pourquoi ne pas évoquer ici la parole d'un autre grand poète qui, contrairement aux rationalistes ratiocineurs et aux zoïles, savait, lui, de quoi il parlait:

— We are of such stuff as our dreams are made on (Nous sommes faits de la même étoffe que nos rêves) dit le Prospero de Shakespeare (Tempête - Acte V); remarquez bien qu'il ne dit point que les rêves soient faits de l'étoffe du rêveur! ça, c'est vrai, mais secondairement; c'est de la psychologie contemporaine, celle qui regarde follement par le petit bout de la lorgnette pour corriger sa courte vue, et qui, dans

son subjectivisme indémodable, braque des microscopes sur des galaxies! Non, ce qu'il dit, et qui est vrai de manière fondamentale, c'est que les rêves ont une substance réelle, et que la manière dont nous accueillons ces messages du réel retentit sur nous et nous transforme peu à peu à l'image de ce que nous contemplons. Veillons donc à la matière de notre rêverie habituelle, et au niveau de réalité d'où nous allons l'extraire, car c'est nous qui tissons ainsi notre propre trame psychologique avec les fils dont nous avons fait choix.

Or, à travers son catholicisme natal, Mistral a laissé guider et constituer une grande partie de son inspiration poétique par les récits bibliques, visions des prophètes, chants des psaumes, histoires de la Genèse, paroles du Christ. Qui ne connaît pas ces récits ne peut comprendre cette œuvre; et qui ne comprend pas ainsi cette œuvre du Poète ne peut que se fourvoyer dans ses tentatives d'interpréter le comportement de Frédéric Mistral.

EVIDENCES

Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo et Provinciae nostrae, da gloriam. Voilà l'épithète de Mistral, depuis longtemps choisie par lui-même, que nous pouvons lire sur son tombeau; et ce tombeau est construit, selon la volonté expresse du poète, sur le modèle de ce monument des Baux que l'on appelle " le pavillon de la Reine Jeanne ", témoignage de l'histoire glorieuse et de la légende poétique du pays. Voilà où peuvent commencer à dérouler leurs enchaînements de raisons aussi bien l'interprétation exacte et fidèle de la vraie critique que le délire d'interprétation des partisans, (cette dernière expression étant le nom scientifique d'un des dérangements mentaux les plus graves qui soient, celui où la pensée falsifie le réel qu'elle prétend interpréter, et ne travaille plus que sur une pseudo-réalité qu'elle élabore de toutes pièces dans le vertige d'un subjectivisme sans frein). Voilà, en effet, qui livre aux esprits étroits et attentifs la double clef de la pensée mistralienne, les deux constantes indéfectibles de son inspiration: le Dieu de l'Écriture, et la patrie d'en bas. Deux réactions, parmi bien d'autres, m'ont éclairée; réactions d'étrangers (au sens méridional de ce terme) que je guidais pendant des vacances au cœur du domaine provençal. — Qu'est-ce que c'est que cet horrible mélange? me dit l'un d'eux, Le Seigneur, le nom du Seigneur, et puis pourquoi préciser pas à nous, et la province, et le folklore, et puis la gloire, quelle gloire? Qu'est-ce que cette inscription peut bien vouloir dire? et pouvez-vous me l'expliquer?.

Je n'ai rien répondu, et ne m'en accuse pas: il est déjà très délicat de vouloir éclairer les sots; mais quand l'imbécillité se double de muflerie (et ce Parisien, connaissant mon amour pour notre poète, aurait pu tempérer son insolence) alors le silence seul

convient; et j'ai seulement pensé au décalage pas assez dénoncé entre l'esprit de critique, c'est-à-dire de dénigrement systématique et de raillerie outreucidante, et l'esprit critique qui essaye de bien vraiment comprendre afin de juger droitement. L'autre remarque m'est venue d'une jeune amie britannique, mi-anglaise mi-galloise, qui s'exclama tout de suite:

— Comme c'est étrange! le début du Psaume 115! Puis, quelques secondes après, tout attendrie:

— Et il a intercalé le nom de sa patrie: quel comble d'humilité chez un si grand génie. Et enfin, tournée vers moi avec un regard interrogateur comme si elle m'avait attribué, par ma naissance et ma langue, le privilège d'être auprès d'elle l'interprète du poète: c'étaient ses deux amours, n'est-ce pas? et c'est ce témoignage qui doit rester de lui?... Oui; c'est la jeune Galloise, imprégnée de culture biblique, et enthousiaste de sa propre cause nationale et linguistique, qui avait pu d'emblée comprendre l'auteur de la *Comtesso*. C'est ce témoignage qui doit rester, pour nous éclairer et nous aider dans nos recherches, le témoignage des deux amours indissolublement unis dans le cœur de Mistral: celui du Dieu qui s'est révélé dans la Bible, celui de la terre que ce Dieu lui avait donnée, à quoi il l'avait donné.

La proclamation de la réalité des Terres d'Oc et de leur langue, la proclamation de la Volonté du Seigneur sur cette réalité nationale (comme sur toutes les autres patries de la Terre, Dieu ayant une volonté particulière pour chaque Génie collectif), ce sont les deux constantes constitutives de la pensée et de l'action mistralienne; si vous niez, ou mettez en doute, ou tournez en ridicule, ou taxez d'idéalisme, ou simplement voulez minimiser la valeur et l'efficace de l'une seulement de ces deux composantes, alors vous dissolvez cette pensée de Mistral que vous prétendez exposer, vous vous mettez irrémédiablement hors de son domaine, et vous restez seul et démuné, sans même vous en rendre compte, en face de l'agitation et du vide de votre vanité.

Car ce n'est nullement par hasard, sous la simple impulsion d'un caprice intérieur, que Mistral a toujours uni ainsi Dieu et le destin des Provençaux (Lou Lioun d'Arle): pour lui il y a un lien organique entre la Vérité de la Parole divine et la réalité des peuples de la terre; en effet les nations d'avant le Christ ont péri (Assyriens, Hittites, Chaldéens...) ou bien elles se survivent mais soit d'une manière qualitativement différente, de sorte que seul subsiste le nom commun à l'Antiquité et à nos jours (Egypte, Iran...) soit après avoir été christianisées (Grèce, Rome...); pour les autres ce n'est qu'après l'arrivée en elles du christianisme qu'elles se sont constituées, autour de la vérité de Dieu comme axe central: c'est l'histoire de tous les peuples de l'Occident; quant aux Juifs, ils servent à renforcer cette démonstration, eux qui se sont groupés autour de l'appel d'Abraham et de la délivrance de Moïse, et qui demeurent à travers les siècles, à travers les exils et les persécutions, en témoignage que Dieu ne se repent pas de ses dons et de son appel (Romains 11/29).

Et il en est de la Provence comme de toute autre nation digne de ce nom: le Christianisme est constitutif de sa réalité la plus profonde, garant de son identité originelle, ferment de son développement harmonieux. Notre poète revient souvent sur cette idée, quoique, à vrai dire, pas sous forme d'idée car, Dieu merci, il est uniquement poète et n'a rien d'un abstracteur de quintessence; mais, par exemple, voulant féliciter Fernand Cortez de la publication de son livre sur Nos traditions, il écrit pour lui une lettre-préface où il s'exprime ainsi:

— Brave crestian que sias, poudès bèn crèire que vosto defenso de Nòsti tradicion es facho pèr m'agrada. Sènso que vague m'embrounca dins aquéli discussioun que lis espeluguejon, vous dirai qu'en ma qualita de pouèto e de prouvençau fidèu, noun pode qu'aprouva lis aparaire di legèndo, car dins aquéli legèndo revieu, naïvo e gènto, l'amo de nòstis àvi; e fuguè, la legèndo de la Barco de Prouvènço, emé tóuti li sant e santo qu'aduguè dins noste païs, fuguè lou parangoun e lou mole e lou lume e lou liame proumié de la naciounalita prouvençale.

Il n'y a rien à ajouter à la lucidité de la dernière proposition, de même qu'on ne peut surpasser sa tranquille simplicité; et les ergoteurs devraient n'avoir rien à objecter si, par définition, leur fonction n'était pas, précisément, de troubler toute limpidité: ils diront que la légende de la barque des Saintes n'est qu'une légende, et que d'ailleurs ces saintes n'étaient pas saintes, qu'une barque n'a pas pu traverser la Méditerranée, que le 1er siècle n'est pas le 2ème ni le 3ème, que Sainte Marthe n'a pas soumis la Tarasque parce que ni Marthe ni la bête n'ont jamais existé, qu'il ne s'agit pas de la Madeleine que l'on pense étant donné qu'elle n'est qu'une invention postérieure et que, d'ailleurs, elle se trouvait à Vézelay au même moment qu'à la Sainte Baume, que Sarah et Salomé furent inventées pour complaire à nos amis gitans... etc...; ils sont de la race de ces gens qui, de réduction en exclusion, finissent par dire, avec un aplomb que rien ne démonte, qu'un texte n'a pas eu d'auteur, ce qui nous laisse supposer qu'il s'est écrit tout seul! Totalement étranger à ce pédantisme sans issue Mistral constate un fait, que les tribus et les clans celtes, ibères, ligures, et autres, qui peuplaient notre territoire, ont commencé d'avoir une personnalité et un destin à partir du moment où le Christianisme les a animés.

Il n'a jamais varié cette affirmation; il en a tiré toujours toutes les conséquences; la Provence, comme toute nation, n'est elle-même que dans la mesure et au moment où elle est fidèle; elle dépérit et risque de s'anéantir quand elle abandonne sa vocation, quand elle refuse de continuer à entendre l'appel éternel que Dieu lui adresse; elle peut revivre et retrouver sa gloire si elle retourne à son premier amour (Apocalypse 2/4.)

On peut être d'accord ou non avec ces idées; on peut même ne pas les comprendre, mais, dans ce dernier cas, pourquoi se mêler d'en discuter? Les gens qui n'ont pas fait d'études supérieures de mathématiques ne se donnent pas le ridicule de disserter sur les théories de la relativité pourquoi donc faudrait-il que des incroyants et des athées discutent de l'affirmation d'une Foi à quoi ils ne

comprennent strictement rien? c'est pourtant ce qui se passe trop souvent avec le Christianisme de Mistral: par exemple, dans son dialogue avec Marcel Decremps à propos de Mireille, Sully-André Peyre consacre tout un long paragraphe à soutenir que chaque fois que Mistral parle de Dieu c'est une clause de style; et M. Lafont, quand il fait allusion au chant IX de Calendal, nous avertit: le nom de Dieu, présent quelquefois au cours de ces élévations spirituelles ne doit pas nous égarer. Rien de chrétien.

Voilà qui est plaisant! Un homme ordinaire comme vous et moi pourrait penser que le poète en se référant très souvent et très explicitement à un Dieu créateur et sauveur, et à toute une théologie subséquente, nous fournissait par là même une clé de son attitude spirituelle, un excellent instrument d'approche pour la connaissance de son œuvre et la compréhension de ses héros; mais les esprits subtils et compliqués de la gent critique discernent tout de suite que si l'on parle de Dieu c'est que l'on n'y croit pas!... Qu'un homme qui se veut critique ne croie pas en Dieu, c'est son affaire, et cela ne nous regarde nullement; mais qu'au nom de cette regrettable carence il veuille déformer l'objet de son étude et le remodeler à sa guise, sur son image et selon ses propres lacunes, cela manque un peu trop soit d'intelligence soit d'honnêteté intellectuelle. La vraie critique respecte son objet et ne le mutile pas. Il est pour elle un donné premier, comme la nature est un donné objectif pour le savant... Au surplus, amusons-nous un moment à voir où nous conduirait cette pseudo-méthode si elle était étendue, comme il se devrait, à l'ensemble de l'œuvre mistralienne:

— ... j'entamai, gloire à Dieu, le premier chant de Mireille ” est-il dit dans les Memòrie Raconte.

Gloire à Dieu? mais c'est une expression courante, vide de sens, que la plume du poète a déposée là sans que son esprit y prête la moindre attention!

— Tu, Segnour Diéu de ma patriò — Que nasquères dins la pastriho, à la troisième strophe de Mireille, mais voyons, ce n'est que du folklore! bien heureux encore si ce n'est pas une habileté pour éviter d'être mis à l'Index! Et puis, que penser de ce hideux mélange de nationalisme et de cléricisme?...

— Lou vin de Diéu gisclara lèu dans A la raço latino: peuh! une simple métaphore poétique! Qu'alliez-vous chercher d'autre? C'est une image empruntée à l'Apocalypse, et après? Que voulez-vous que cela nous fasse, à nous autres critiques, puisque, l'Apocalypse, nous n'y comprenons rien et ne la connaissons même pas!

Le poème sur le Jugement dernier dans Lis Isclo d'Or? allons, voyons! Ce n'est qu'un poème de circonstance, presque de commande, pour faire plaisir aux missionnaires.

Le mot Segnour répété vingt-quatre fois en tête des vingt-quatre strophes du Saume de la Penitènci, et une vingt-cinquième fois au milieu de la dernière strophe, mais c'est simplement une faiblesse de vocabulaire, ou même un procédé de métrique, voire un lapsus!

Quand, dans le même poème, Mistral accuse son époque: — Segnour, aven bouta ta Biblo — Emé lou vènt — Di faus savènt, savez-vous ce que cela veut dire? Qu'il regrette qu'on ne lise plus Platon, parfaitement.

Le prologue de Nerto; vous plaisantez! qui croit encore au Diable? c'est une fantaisie, un regret archéologique du passé moyenâgeux, et qui constitue une fuite dans l'irréalité...

D'ailleurs, que Mistral ait pris la peine d'écrire cent soixante quinze vers pour expliquer les modalités de l'action de Satan dans sa lutte contre l'œuvre du Christ, cela signifie, je vous l'assure, que Mistral ne croyait ni à Dieu ni à Diable! Il ne faut pas se laisser prendre au piège des mots.

L'hymne à l'Immaculée Conception? l'ode à Notre-Dame de Montserrat? C'est un coup de tête, un enthousiasme passager; l'investigation psychanalytique dévoile bien que Mistral n'a fait là qu'hypostasier le génie des pays d'Oc; et l'interprétation des mythes solaire et lunaire, ainsi que du complexe double de Pluton-Proserpine, suffit à rendre compte clairement et exhaustivement de cette production.

Et quand lou Parangoun qualifie le déluge qui monte de dépouillé du Christianisme (descrestiana), bien entendu c'est simplement une manière de parler; et qui ne veut rien dire, par dessus le marché! le poète avait besoin d'un mot de quatre syllabes, voilà tout.

Et quand lou Roucas de Sisife déplore l'abandon de l'antique loi du Christ qui nous servait de tour, c'est un alexandrin de remplissage. Comment cela pourrait-il être autre chose puisque nous, les critiques, nous ne croyons pas au Christ?... Le vers suivant, aussi, n'est que remplissage, et fuites archéologisantes vers un passé irréel; le Paradis, on vous demande un peu ce que cela peut vouloir dire! D'ailleurs c'est un mot d'origine perse, et l'Iran c'est le manichéisme, et le dualisme c'est Platon C.Q.F.D.

Et quand les gens du Caburle se signent avant de partir, en trempant les doigts dans l'eau du Rhône, et que Maître Apian, les bras levés dans un geste biblique, demande sur le voyage la protection de Dieu et de la Sainte Vierge, ce n'est que du folklore encore, et encore de l'archéologie.

Quant à la messe promise à St-Nicolas de Condrieu, jetons là-dessus un voile pudique: si ce n'est pas une concession au public catholique, c'est une basse superstition, signe d'attachement infantile à un passé révolu, et refuge dans l'illusion.

Dans le quatrain liminaire des Olivades, si le poète parle d'offrir son huile à l'autel de Dieu, c'est une clause de style; d'ailleurs il le fallait bien pour la rime. Ce nom divin ne doit pas nous égarer.

Etc... etc... Il me faut refréner ma verve; mais qui ne rirait de bon cœur avec moi de cette simili-méthode si commode? Par des procédés pareils on peut arriver à démontrer tout ce que l'on veut, et, pour commencer, la quadrature du cercle; il suffit de ne pas tenir compte des faits qui déplaisent et qui gênent; c'est très simple,

mais il fallait y penser. En dernière analyse on finirait par détruire l'objet même que l'on prétend étudier, ni plus ni moins! Écoutons encore Sully-André Peyre: dans le dialogue auquel je faisais allusion tout à l'heure il se moque de ceux qui voudraient ingénument supprimer de Mireille les chants qui ne leur plaisent pas; je lui laisse la parole car on ne peut mieux dire ni plus pertinemment: — Lamartine... aurait voulu retrancher de Mireille le Chant VI, celui de Taven; il semble que Lamartine s'attardait dans une horreur médiévale des sorcières. L'un des nouveaux glossateurs de Mirèio aurait voulu supprimer comme inutile à la trame du poème le Chant XI, celui des Saintes Femmes! S'il s'en trouvait encore dix comme eux, chacun hostile à l'un des autres chants, et qu'ils fussent tous aussi intransigeants que Lamartine, il ne resterait plus rien de Mirèio!

Voilà qui est parfait, et la subjectivité des mauvais critiques, indignes de ce nom, est fustigée de manière à bien faire paraître son absurdité foncière qui réside dans la suppression de son objet. Mais (Médecin, guéris-toi toi-même!) comment Sully-André Peyre n'a-t-il pas vu qu'il faisait lui aussi exactement la même chose, et qu'en refusant de reconnaître la réalité et la validité de l'idée que Mistral se faisait de Dieu, il supprimait le fondement de la pensée et de l'action du poète et se condamnait donc automatiquement à une radicale incompréhension?

Autant pour M. Lafont qui, le Christianisme de Mistral escamoté par un arbitraire tour de passe-passe, cherche désespérément des succédanés explicatifs dans le platonisme, le paganisme, la psychanalyse, tous superficiels et contradictoires à souhait! J'exagère? Non pas. Passons sur la psychanalyse, en faisant simplement remarquer qu'elle est une méthode d'investigation pathologique, alors que M. Lafont, l'utilisant contre Mistral, s'en sert comme d'un procédé de psychologie normale, cela seul suffirait à fausser l'instrument et à rendre impossible la vision de l'objet (ici, le caractère et l'œuvre du poète) dans sa vérité et son identité. Pour le prétendu platonisme, sur quoi il nous faudra revenir dans le courant de cette étude, je crois en avoir fait justice, dans ses lignes essentielles. Quant au paganisme, nous pouvons en dire deux mots: M. Lafont le décèle d'une manière éminente dans la baignade nocturne de l'Anglore: — Nous sommes ici à la naissance même de l'émotion païenne ” dit-il (p. 277); or, si nous lisons tout le paragraphe d'où cette phrase est tirée, nous nous sentons fondés à conclure que paganisme égale sensualité, ce qui est déjà bien sommaire sinon inexact; inexact en tous sens: dans la direction biblique car l'Écriture, contrairement à ce que croient ceux qui ne l'ont jamais lue, ne blâme pas la sensualité en tant que telle, mais seulement, comme tout autre chose, dans son usage déréglé; de telle sorte que bien des récits sacrés de la pensée judéo-chrétienne seraient païens selon la définition trop vague de M. Lafont! dans la direction non chrétienne aussi, car le paganisme grec est d'abord, et fondamentalement, une vision métaphysique du monde, dont la sensualité n'est même pas une composante mais seulement une conséquence, et encore pas toujours! en effet, quel ascétisme peut être plus rigoureux que celui de Platon, des

Stoïciens, des Epicuriens? à condition que l'on connaisse ces auteurs, bien entendu. Ce n'est pas tout cependant, car si nous continuons la lecture du même paragraphe de M. Lafont nous lisons ceci: — le paganisme vrai, tel que Mistral le crée, est le fruit de l'insatisfaction des sens (toujours p. 277); le paganisme n'est donc plus maintenant, le bouillonnement d'un sang trop jeune: il en serait tout le contraire, la frustration! Admettons... Mais qu'il soit affirmé que c'est celui-là qui est le vrai me laisserait douloureusement supposer que l'autre était faux! de surcroît, ce paganisme vrai, voilà que c'est Mistral qui le crée: faut-il en conclure que l'autre, le faux, celui de la jouissance, n'avait jamais existé? Comprenne qui pourra. Et l'on ne peut s'empêcher de penser que Mistral est tout de même plus direct et plus clair.

Arrêtons-nous ici pour la question du Dieu de Mistral: nous ne comprendrons le poète, comme tout autre auteur, qu'en acceptant les prémisses qu'il a posées lui-même, qu'elles nous plaisent ou non; et de ce point de vue, le seul honnête et objectif, la foi de Mistral est une donnée, si personnelle soit-elle dans ses manifestations, une donnée évidente. De même, son adhésion à la réalité historique de son pays: on aurait voulu espérer, au moins, que l'attachement fervent du poète à la vérité provençale ne pourrait pas être nié, tellement il est d'une évidence frappante pour qui a des yeux pour voir; mais il y a toujours de mauvais cuisiniers: je fais allusion ici à un passage du Philèbe que les affolés de Platonisme à tout prix devraient bien méditer; dans ce dialogue Platon dit, en effet, que le bon cuisinier est celui qui découpe le poulet suivant ses articulations propres, et qu'il n'y a de compréhension véritable qu'à ce prix, dans cette soumission préalable aux structures du réel que l'on veut découper; or les articulations de l'œuvre mistralienne sont évidentes, je tiens à répéter ce terme, et il n'y en a que deux, ce qui rend encore plus aisée la tâche de l'analyste: la réalité du Dieu chrétien et de sa volonté, la réalité de la patrie provençale et méridionale; non seulement M. Lafont refuse les articulations que Mistral présente si nettement mais encore il veut imposer ses propres structures mentales, selon ses propres connaissances et ses propres adhésions! Il n'est pas étonnant qu'avec un principe de découpage aussi subjectif et aberrant il se trouve devant un horrible mélange et crie à l'hallucination et à l'illusion! Seulement, l'illusion, ce n'est pas Mistral qui en est responsable, car elle a été introduite dans l'affaire uniquement par la méthode folle de M. Lafont...

Le Christianisme, et les traditions provençales. Feuilletons, pour changer un peu, le recueil des Proses d'Almanach. C'est cela que nous rencontrons à chaque pas, dans ces récits que Mistral destinait au peuple: (au sens vaste et noble de ce mot, celui de totalité de la population consciente et active d'un pays): la Trinita (Armana Prouvençau - 1864), la cresto de gau (A.P. 1872), lou teisserand e la Santo Vierge (A.P. 1874), la Cardelino dóu papo Jan (A.P. 1880), lou vin dóu Purgatòri (A.P. 1887), li pastre (A.P. 1889), lis iòu de Pasco (A.P. 1890), Qu'es acò, l'aiòli? (Aiòli, n° 1, 1891), Constanço d'Arle (Aiòli, Janvié 1892), li cant populàri (Aiòli, Abriéu 1894), la prose prouvençalo (Aiòli, Décembre 1894) etc... etc... les deux réalités sont

toujours là, pour reconforter, réjouir, nourrir le peuple entier; et, dans la soumission organique de la seconde à la première, indissolublement unies.

ÉMERGENCES

Survolons rapidement cette longue vie, qui a côtoyé tant d'évènements de toutes sortes, avant d'essayer de nous enfoncer dans les profondeurs de l'œuvre mistralienne. Que voyons-nous apparaître à la surface de ses idées, de ses décisions, de ses préférences? Des points qui déterminent une courbe continue; chacun de ces points pourrait être polyvalent dans ses significations et indiquer, pour notre perplexité, plusieurs directions possibles; mais leur ensemble coordonné ne laisse pas de place au doute: qu'il note des souvenirs, qu'il s'essaye à écrire, qu'il oriente ses amitiés, qu'il se compose une attitude, qu'il inaugure un travail, le poète finit toujours par choisir en fonction des deux réalités, celle d'en haut et celle d'en bas, qui constituent sa pensée et son " engagement ". S'agit-il d'évoquer son père, dans les *Memòri e Raconte*, non seulement il compare à un Patriarche de l'Ancien Testament ce solide et honnête ménager de Provence, mais encore il tient à souligner que le brave homme n'avait jamais lu de sa vie autre chose que La Sainte Ecriture et Don Quichotte, Don Quichotte, cette épopée chrétienne et galéjeuse, si mal interprétée, elle aussi, si mal comprise par des esprits qui ne comprennent rien, ne veulent rien comprendre, à la Chevalerie et à la Chrétienté; et nul doute que le petit Frédéric dans sa simplicité d'enfant, solidement guidé par la simplicité d'âme et de culture de son père, n'ait apprécié au contraire le christianisme réel, et prophétique, du Chevalier de la Triste Figure. De même, parlant du remariage tardif du patriarche avec la toute jeune fille de Maître Poulinet, Mistral ne manque pas d'évoquer la même disproportion d'âge entre Ruth et Booz. Une tendance se dégage incontestablement de ces premières remarques, car enfin nos souvenirs, même très fidèles et très exacts, sont toujours évoqués selon une certaine perspective préférentielle; ils n'en sont pas nécessairement altérés, contrairement à ce que prétendent certains théoriciens de la psychologie; ils ne sont même pas toujours reconstruits, mais ils sont choisis et présentés à la lumière de notre personnalité; et il est très net, ici, dans ces évocations de ses parents et spécialement de son père, que le poète les a perçus et aimés avec une sensibilité formée par son terroir et son climat, sans doute, mais aussi attirée, touchée, partout ce qu'elle pouvait rencontrer et saisir de la pensée des livres sacrés.

Plus tard, en Avignon, au collège de Monsieur Dupuy, quand l'élève Frédéric veut s'évader un peu de la longueur des offices vespéraux du Dimanche, que fait-il? Tout le monde connaît l'anecdote mais il ne faut pas se lasser de la répéter, et d'en

extraire le sens. Au lieu de se dissiper comme d'autres camarades, il écrit des vers, et des vers dans sa langue natale, pas des vers français; et des vers sur quoi? sur sa vie d'écolier? sur ses retours au mas? sur ses maîtres et ses condisciples? sur les jeunes filles qu'il voyait passer dans la rue? sur Virgile ou Théocrite qu'il étudiait en classe?

Non, il traduit un des Psaumes pénitentiels (Ps 50/9):

Que l'isop bagne ma caro,
Sarai pur: lavas-me lèu
E vendrai pu blanc encaro
Que la talo de la nèu.

Beaucoup plus tard, mais de la même manière, il a commencé de traduire la Genèse en Provençal; il s'y est appliqué régulièrement, année après année, faisant paraître un chapitre dans chaque livraison de l'Armana Prouvençau, de 1878 à 1908. Pourquoi la Genèse? simplement à cause des évocations de la vie rustique et pastorale des Patriarches, ainsi qu'on l'a prétendu? mais alors il aurait pu offrir à ses lecteurs de l'Hésiode, de l'Homère, du Virgile... là aussi il avait le choix des sujets, comme pour ses vers de collégien; et c'est, entre tous, un livre de la Bible qu'il a voulu choisir. Hasard? le hasard a bon dos... et des hasards aussi constamment répétés finissent par constituer une chaîne cohérente d'anneaux bien déterminés.

Que dire, aussi, de son amitié pour les Protestants? et à une époque, il faut le souligner, où l'œcuménisme n'était pas à la mode comme aujourd'hui. Certes, il y eut toujours dans l'intérêt que Mistral leur porta, un calcul (au beau sens de ce mot) de politique méridionale: pour lui les différences ecclésiastiques ne devaient pas entraîner de déchirement patriotique, pas plus que ne devaient le faire les différences d'idéologies partisans; et de même que l'on oubliait l'hérésie des ancêtres cathares pour ne retenir que le massacre des compatriotes, de même il fallait marcher la main dans la main avec les Protestants qui maintenaient, eux aussi, et parfois de manière magnifique, la langue et les traditions.

Mais il y eut, je crois, dans le cœur du poète, quelque chose de plus que cette diplomatie fraternelle: il y eut un attrait positif pour une tradition religieuse qui s'inspirait directement des Ecritures et qui avait constitué ainsi son histoire et ses légendes sous le double signe de Dieu et du pays cévenol, portion héroïque et martyre des Terres d'Oc. Que l'on se rappelle la visite à la Tour Constance telle qu'elle est rapportée au chapitre 14 des Memòri e Raconte: Lou viage di Santo - lou retour pèr Aigo Morto.

Et ici encore il faut se rappeler les circonstances de l'époque, et son esprit, si différents des nôtres: nous allons à Aigues-Mortes en quelques tours de roue; les mauvais touristes font dans la même après-midi Arles, Aigues-Mortes, les Saintes-Maries-de-la-Mer, le Grau-du-Roi, Palavas, Saint-Gilles, etc...; nous parcourons les

remparts avec des cohortes d'indifférents munis de leurs caméras et aspirant à une boisson fraîche; nous avons tellement côtoyé des pensées diverses, et nous avons parfois tellement évolué nous-mêmes, que les Protestants ont perdu peu à peu tout caractère singulier. Mais en ce temps-là traverser la Camargue était une expédition, et aller aux Saintes ou à Aigues-Mortes était un pèlerinage; et les Protestants étaient suspects à beaucoup, eux-mêmes se méfiant beaucoup en retour. Et dans ce désert de difficultés voilà que fleurit le sourire amical du poète, et sa sympathie doublement fervente:

— Uno vilasso veritablo de la Sirio o de l'Egito, aquelo silencioso ciéuta... emé sa tourre de Coustanço, ounte, après li Dragounado, souto lou rèi Louis XIV, s'embarrè quaranto femo o fiho proutestanto que, dins lou cativié óublidado e danado, pourriguèron aqui jusqu'a la fin dóu regne, belèu quaranto an de tèms!

Un jour, long-tèms après aquelo escourregudo, qu'emé dos bèlli damo dóu mounde proutestant de Nimes, tournavian vesita la grosso tourre d'Aigo-Morto, en legissènt li noum d'aquéli presouniero, escrincela pèr éli-memo dins li peiro dóu dounjoun, aquésti, en gounflejant, me diguèron:

— Pouèto, que vous estoune pas de nous vèire ploura: pèr nous-àutri, uganauo, aquéli pàuri femo, martiro de sa fe, es nòsti Sànti Mariò!

L'amitié pour Devoluy, avec les hauts et les bas que nous lui connaissons, ne jaillit-elle pas de ces deux sources conjointes: fraternité d'Oc, sympathie biblique? Je suis sûre qu'il serait intéressant de revoir cela de près.

Il n'est pas jusqu'au fameux apologue (ne pourrait-on dire une parabole en action?) du Maire de Gigognan, toujours d'accord et en bons termes avec tout le monde, qui ne fasse penser à ces mêmes choses; il est vrai que, comme toute fabulation de ce genre, il se situe sur plusieurs plans simultanés; et l'on peut très bien, à ses risques et périls d'ailleurs, ne considérer que le plan le plus grossièrement terre-à-terre, celui de la roublardise matoise du maire paysan, Machiavel au petit pied; mais on pourrait aussi y déceler un souci plus noble et plus vaste, une ouverture de cœur pleine de mansuétude envers les autres, d'espoir tenace à leur égard, et d'une espèce d'humilité personnelle, ou, si l'on préfère, de retour sur soi, même à travers le sentiment que l'on peut avoir de sa valeur? L'insistance de Mistral à s'adjoindre le protestant Dévoluy, comme nous venons de le rappeler, malgré l'opposition des catholiques; puis à s'adjoindre Félix Gras, ensuite, le Républicain, l'auteur des Rouges du Midi, malgré l'opposition des Blancs de son entourage, ne relève-t-elle pas de cette forme de charité et de courage, du refus évangélique de séparer soi-même l'ivraie du bon grain, du désir d'imiter la perfection de Dieu, telle que l'expose le Sermon sur la Montagne (Matthieu 5/43-48) quand il nous rappelle que Dieu fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons et qu'il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes? Et, d'ailleurs, tout ce qui sert la cause provençale, la seule cause terrestre réelle et juste pour Mistral, tout cela est bon par définition...

Une dernière de ces émergences, afin de me borner là, car il y en aurait bien d'autres! et qui fut déjà rappelée plus haut, c'est l'épithète de Mistral: à mon grand étonnement j'ai rencontré quantités d'interlocuteurs qui ignoraient totalement l'origine scripturaire du Non nobis (pas seulement le Parisien dont je rapporte la réflexion) et qui croyaient cette phrase forgée de toutes pièces par le poète, d'une manière qu'ils trouvaient un peu théâtrale; il est évident que si l'on ne connaît pas ce psaume, les psaumes en général, l'esprit des psaumes et des autres chants et prières de la Bible, on s'expose tout naturellement à commettre les contresens les plus énormes sur la pensée de Mistral; mais si l'on connaît un peu l'état d'esprit habituel des écrivains sacrés, leur dépouillement spirituel devant Dieu, leur attachement passionné à leur vocation, alors on saisit combien profondément l'enfant qui s'exerçait à la poésie provençale avec les textes du Psautier avait été pénétré par l'absolu de ces attitudes bibliques. Quand un homme prend la peine de se choisir lui-même son épithète (et cela est une question de tempérament, qui n'a pas à être discutée, qui ne demande même pas à être comprise), à moins d'être radicalement pervers ou totalement fou il essaye d'exprimer là ce qui fut le foyer central de toute sa vie, son inspiration constante, sa réalité primordiale; le moment de ce choix est la minute de vérité de ceux qui se livrent à cette option. En introduisant sa Province bien-aimée, sous la sauvegarde du Nom Divin, dans la trame même de ce verset de psaume, le descendant des Troubadours nous livre d'une manière souveraine l'essentiel de son œuvre, voire de son secret.

L'ŒUVRE

I. — La suite des textes

J'aurais pu essayer de faire une synthèse; elle aurait été difficile à suivre, à cause de l'ampleur de l'œuvre mistralienne et de la quantité des allusions et discussions que la Bible peut nous proposer à son sujet; et aussi probablement, un peu artificielle. Nous allons nous laisser glisser au fil des textes, tout simplement.

MIRÈIO. — Quand Lamartine a parlé d'une épopée rustique et chrétienne pour qualifier cette œuvre il a, cette fois, exactement caractérisé le projet du jeune poète. Aussi ne m'arrêterai-je pas à tous les détails significatifs, que tout le monde connaît, pour insister seulement sur certains points. Et d'abord la sorcière Taven; une étrange sorcière, il faut l'avouer, dont l'activité charitable s'emploie à la guérison des plaies de l'âme et du corps selon le double geste constamment répété dans

l'Évangile, dont les incantations s'inspirent de la résurrection du Christ: Crist èi na! Crist èi mort! Crist èi ressuscita! Crist ressuscitara! ... (Chant VI).

Au chant III déjà, parmi la troupe des amies de Mireille, elle avait placé à propos le récit du miracle arrivé au vieux pâtre du Luberon; ici, il y a une expérience à faire: relisez (ou, peut-être, allez découvrir) les chapitres des Livres des Rois relatifs aux prophètes Elie et Elisée; lisez les corbeaux du torrent de Kérith, la multiplication de l'huile et de la farine de la veuve de Sarepta au pays de Sidon, l'apparition du Seigneur au seuil de la caverne, la vigne de Naboth, le char de feu, la résurrection du fils de la Sunamite, la guérison de Naaman le Syrien... (I Rois 17 à II Rois 8), puis retournez au texte de Mistral: même simplicité de ton, même aisance pour rencontrer le merveilleux ou le surnaturel et pour le traduire en mots, même atmosphère rustique et pittoresque mais en même temps grandiose et austère; si Mistral n'a pas été plus ou moins directement inspiré, dans le passage auquel je fais allusion par ces narrations bibliques, ou d'autres du même genre, il a réalisé alors, à lui tout seul, quelque chose d'assez extraordinaire: il a retrouvé par la seule force de son génie et sous la seule influence de son pays le style et la pensée de la Bible! il est tout de même plus normal de penser que c'est la lecture de la Bible qui a disposé son esprit. Taven, dans cet épisode-là, est d'ailleurs comme une prophétesse de l'Ancien Testament: elle se lève, irritée par les paroles frivoles et injustes des jeunes filles; elle défend l'innocent, marqué du signe de Dieu, contre les critères menteurs de ce monde; elle essaye, en les secouant rudement, d'éveiller le sens spirituel de ses auditeurs stupéfaits.

Ai-je donc tort, chaque fois que je relis le cheminement souterrain de Mireille et de Vincent blessé vers les profondeurs de l'ancre des fées, de sentir se lever en moi, irrésistiblement, le souvenir de la magicienne d'En-Dor consultée par le roi Saul? (I Samuel 28). Ai-je tort, ou est-ce une espèce de rencontre intuitive?

Mistral n'aurait-il pas pu y penser en écrivant ses évocations? De toutes façons les probabilités sont à 100 contre 1 pour le lecteur de la Bible et non pour les tenants du paganisme et du platonisme; et, pour pasticher la phrase déjà citée d'un certain critique, le terme de masco employé quelquefois au cours de ces interventions d'allure prophétique et apostolique ne doit pas nous égarer: rien de païen ou de naturaliste dans le caractère de Taven.

Ambroise aussi porte témoignage, ce Maître Ambroise dont on ne parle jamais assez, détourné de lui que l'on est par la stature de Maître Ramon et l'importance qu'il se donne, et aussi, d'ailleurs, par le fait qu'il s'agit du père de l'héroïne. Mais pourquoi vouloir que ce soit ce dernier qui représente le père de Mistral? pourquoi vouloir que ce soit lui le héraut de la sagesse mistralienne, lui qui est faible, vaniteux, égoïste, avare, et finalement cruel? pourquoi prononcer à son sujet le terme biblique de patriarche que rien, ni sa situation sociale, ni son caractère, ne peut justifier? Emile Bonnel a fort bien vu que le vrai patriarche, dans Mirèio, c'est Maître Ambroise, justement, et il se demande pourquoi, et répond: — Certainement parce que c'est lui qui est le poète, puisqu'il chante la chanson du Baile Suffren (on voit

mal Ramon chantant); certainement aussi parce qu'il est sensible, car Mistral le montre père aimé de ses enfants dans sa cabane de Valabrègue.

Voilà qui est fort juste; mais Bonnel a simplement oublié une troisième raison qui est pourtant la première en valeur, car elle est fondamentale: Ambroise parle en vrai croyant (il est à peu près le seul des adultes de Mirèio à le faire), il invoque Dieu avec sincérité et confiance; donc c'est lui, hors de toute considération sociale ou économique, qui représente le véritable enracinement et l'authentique tradition, lesquels sont d'abord spirituels, au sens fort et religieux de ce dernier mot. Nous voyons ici, par conséquent, que même un critique qui a trouvé la bonne piste doit s'arrêter à mi-chemin de son analyse et de sa démonstration pour avoir négligé l'importance du point de vue chrétien et sa spécification biblique chez Frédéric Mistral.

Est-il besoin de parler de la mort de Mireille, et des visions du Chant XI? Peut-être, afin de souligner la très nette allure apocalyptique de certains passages; et il ne faut pas ici faire de contresens sur l'Apocalypse dont on parle trop à tort et à travers, et d'autant plus péremptoirement qu'on ne le connaît pas: ce livre ne contient pas que des scènes de désolation et de massacre; il présente, aussi en grand nombre, des descriptions radieuses des splendeurs de la vie éternelle et du monde spirituel; ici aussi afin d'être vraiment scientifique et objectif il faudrait recourir à l'expérimentation, c'est-à-dire aux textes; mais l'apparition du Messie Pantocrator à Patmos (I/12-16), la vision du trône de la Majesté divine (IV/2-8), l'éclat de la femme enveloppée du soleil (XII/1-2), la description de la Jérusalem Nouvelle (XXI/10-27), comment, quand on connaît cela, ne pas le retrouver transposé dans le délire de Mireille: — Ai de farfantello? — Qu'es?... lou paradis? — La glèiso grandis — Un baren d'estello — Amount s'espandis! — O iéu benourouso — li Santo, moun Diéu! — Dins l'èr senso niéu — Davalon, courouso — Davalon vers iéu!...?

Et dans la magnifique apostrophe à Marseille, comment ne pas reconnaître un écho de la lettre à l'Eglise de Laodicée? Comparons les textes:

Tu memo, auturouso Marsiho,
Que sus la mar duerbes ti ciho
E que rèn de ta mar noun te pòu leva l'iue,
E qu'en despie di vènt countràri,
Sounges qu'a l'or entre ti bàrri,
A la paraulo de Lazàri,
Rebalères ta visto e veguères ta niue!

Et:

Parce que tu dis: — Je suis riche, je me suis enrichi, et je n'ai besoin de rien, et parce que tu ne sais pas que tu es malheureux, misérable, pauvre, aveugle, et nu je te

conseille d'acheter de moi... un collyre pour oindre tes yeux afin que tu voies (III/15-19).

Il y a là au moins une parfaite rencontre spirituelle, s'il n'y a pas d'influence directe, quoiqu'il ne faille pas oublier que le R.-P. Xavier de Fourvières, aimait l'Apocalypse, et qu'il l'a traduite en Provençal, et que cela a dû faire l'objet de nombreux entretiens avec Mistral.

Mais laissons délibérément Mireille de côté; car à mesure que je feuillette le livre, citations, allusions, et rencontres s'imposent à moi, et leur exposé demanderait trop de place, et aurait trop besoin d'une connaissance préalable, par tous les lecteurs, des textes sacrés.

CALENDAU. — Si l'esprit chrétien de la première œuvre est peu contesté, par contre que n'a-t-on pas fait de Calendal? les contresens réjouissants auxquels sa lecture a donné lieu mériteraient d'être réunis en un volume spécial; de toute façon on est généralement d'accord que c'est un tournant (terme facile, commode refuge de l'ignorance, déroboade déguisée).

Or, qu'il s'agisse de la Nature, de sa vie et de ses métamorphoses, ou qu'il s'agisse de l'homme et de son destin, la deuxième œuvre mistralienne, si différente qu'elle puisse être de la première dans les détails, lui reste cependant identique par sa double inspiration provençale et biblico-chrétienne.

S'agit-il de la Nature? On aime à parler du chant VII et de la fameuse tirade d'Estérelle, de son plaidoyer passionné en faveur de la grande couveuse, à la fécondité intarissable, aux vengeances terribles; on rappelle le conseil d'écouter son langage (s'escoutavias sa parladuro), et l'on conclut au naturalisme de Mistral, à son naturisme, son panthéisme, son paganisme, etc... On oublie simplement qu'au début de ce discours, tout plein lui aussi de flamme prophétique Estérelle avait lancé l'avertissement solennel qui pose une limite aux audaces sacrilèges de la créature: Mai di mountagno — li cresto parpelouso apartènon à Diéu!

Je n'oublie pas que le nom de Dieu n'est qu'une clause de style qui ne doit pas nous égarer, mais enfin! Cette clause de style fait corps avec tout le passage d'une manière parfaitement organique, cette aberration donne au texte une signification parfaitement cohérente et intelligible. Et cette signification c'est le sens même des trois premiers chapitres de la Genèse: à Dieu tout appartient, par droit de création; mais il délègue une partie de ses pouvoirs à l'homme afin que celui-ci gère, soigne, entretienne, garde et cultive, le jardin terrestre. (Cf. en particulier II/15); cependant l'être humain n'est que mandataire, il n'a pas les pleins pouvoirs du Seigneur, et s'il franchit les limites de son humaine condition, s'il passe outre à l'interdiction du seul Maître, alors c'est le déchaînement des catastrophes; et ce que la théologie appelle la Chute, en fonction du récit du chapitre troisième, n'est que la manifestation initiale (originelle), renfermant en soi la possibilité de toutes les autres, de l'orgueil de

l'homme voulant faire sa volonté propre et vivre hors de Dieu. C'est exactement cela que dit Estérelle; elle ne fait pas un discours mais un véritable sermon, et plutôt à Dieu que tous les sermons fussent aussi denses, corrects, et véhéments!... Notez bien tous les détails qui n'ont l'air de rien à une lecture hâtive mais dont l'accumulation prend un étrange relief quand on réfléchit: Estérelle parle de l'engloutissement de la terre, elle accuse la génération sacrilège qui croit que l'univers entier lui appartient, elle trouve que la petitesse de l'homme et ses égarements et ses cruautés font partie de sa nature actuelle (...Vautre, pevoulin e verme...), elle emploie tout une strophe à décrire le déluge que déchaînera la méchanceté des hommes, d'où viennent ces idées, ces images, ces allusions, ces expressions? du seul génie de Mistral? mais la création poétique n'est pas une création ex nihilo! de dialogues platoniciens? j'aimerais bien que l'on m'indique lesquels!... seulement, dans la Bible, la terre s'ouvre pour engloutir des sacrilèges (Nombres 16/28-35), la vanité et les erreurs de l'homme sont souvent rappelées (Job, l'Ecclésiaste), et le premier Déluge a été déclenché lui aussi par la perversité de notre race: le Seigneur vit que la méchanceté des hommes était grande sur la terre, et que toutes les pensées de leur cœur se portaient chaque jour uniquement vers le mal (Genèse 6/). La conclusion me semble s'imposer.

D'ailleurs quand Mistral donne en passant une définition de la Nature, il le fait encore par la bouche d'Estérelle (la femme selon Dieu, nous y reviendrons) et il lui fait dire simplement ceci:

... la naturo,
Mirau de Diéu, e creaturo.

On ne peut être plus bref et plus définitif: la Nature n'est pas autonome; comme Adam et Eve elle est création de Dieu; et elle est son miroir, c'est-à-dire qu'elle le reflète: — Les cieux racontent la gloire de Dieu... et le firmament rend évidente l'œuvre de ses mains (Psaume 18/1). — Depuis la création du monde les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle, et sa divinité, sont vues par l'esprit à travers les choses qu'Il a créées (Romains 1/20) Chaque fois qu'il le veut Mistral est vraiment un théologien exact et fidèle, jusque dans les nuances les plus précises: il ne dit pas, en effet, que la Nature soit à l'image de Dieu, cette expression active et dynamique étant réservée à l'être humain; il dit miroir, terme passif et statique, une fois de plus, puissent tous les théologiens être aussi corrects dans leur pensée et leur expression!

Ces remarques devraient suffire, il me semble; je m'en voudrais cependant de ne pas dire un mot de la pêche aux thons que l'on a si complaisamment exploitée pour essayer d'établir le pseudo-paganisme mistralien.

Tout le monde se rappelle ce passage du Chant V, magnifique tableau plein d'un extraordinaire grouillement de vie; si on l'examine du point de vue de la technique littéraire on doit constater que la recette en est assez simple (à condition, cela va de

soi, que l'on ait, d'abord, au moins du talent): d'une part il y faut une observation attentive des mouvements, des couleurs, des formes, d'autre part la possession d'un riche vocabulaire sensoriel; Mistral, adéquatement doué, réussit cela de façon magistrale, il y a bien quelques poncifs ça et là mais c'est bien inévitable en vingt strophes de chacune sept vers; le résultat est un beau morceau de bravoure qui, tout en nous rappelant le grouillement de vie de la création primordiale (Genèse I), pourrait faire penser, par l'objectivité de ses notations, quelque description animalière de Leconte de Lisle. C'est tout, ou plutôt, ce devrait être tout; mais les critiques n'aiment pas perdre les occasions de métaphysiquer un peu: Au paganisme de telles strophes il ne manque que l'âcre saveur du sang, le sacrifice. Je reste perplexe, et pour plusieurs raisons: d'abord, en quoi une description exacte et colorée est-elle païenne? ensuite, il se trouve que Mistral n'a précisément pas parlé de sang et de sacrifice, ce qui doit enlever beaucoup de païenneté à son paganisme supposé!... Il est à craindre que notre critique n'ait fait, une fois de plus, œuvre de mauvais cuisinier, en imposant ses propres articulations de pensée à un texte qui leur est radicalement étranger; en particulier il insiste sur les amours des thons, comme si Mistral lui-même avait tellement mis l'accent là-dessus; mais sur les deux douzaines de strophes, environ, qui racontent la pêche, il n'y en a que trois qui y soient vraiment consacrées; et elles sont parmi les plus littéraires, faites de lieux communs ressassés et de descriptions assez guindées et conventionnelles: ... l'amour est roi... il rend au monde dix vivants pour un mort... la robe nuptiale des thons est une livrée d'or...; un élève de l'école primaire pourrait produire ces clichés, et j'avoue ne rien voir là de très excitant! Une remarque cependant: Mistral souligne que l'amour est dieu sur la terre; faut-il devant cela suspendre tout bon sens pour crier au paganisme? Mais rien dans le texte n'indique que ce soit-là profession de foi de la part du poète; c'est une constatation, et des plus banales; or constatation ne signifie pas nécessairement adhésion, que je sache; il y a, au contraire, un petit membre de phrase qu'il ne faudrait pas trop vite escamoter; Mistral dit: es lou diéu sus terro; sus terro, sur la terre, et seulement là; l'observation de la conduite ordinaire des bêtes et des hommes n'empêche nullement de penser qu'il y a un Dieu d'un tout autre ordre, le vrai Dieu, celui qui règne dans les cieux... . La Bible, qui n'est tout de même pas suspecte d'oublier ce Dieu-là, ne parle-t-elle pas à plusieurs reprises des dieux de ce monde ou de ce siècle, par exemple dans ce passage de Saint-Paul: ... notre Evangile est voilé... pour les incrédules dont le dieu de ce monde a aveuglé l'intelligence... (II Corinthiens 4/4).

A l'image de ces textes scripturaires Mistral souligne la terrenalité effective du dieu Eros pour mieux faire comprendre qu'il n'a aucun droit à la Royauté céleste et absolue, qu'il n'est qu'une idole, idole très puissante à cause de la faiblesse et de la folie des hommes, mais dont le pouvoir n'est qu'usurpation. Tout cela est tellement évident, d'ailleurs, que M. Lafont lui-même trahit parfois une certaine réticence: Le paganisme de Mistral n'appartient qu'à lui, est-il contraint de noter. Eh oui! c'est un paganisme tellement particulier qu'il est biblique et chrétien...

S'agit-il de la nature de l'homme et de son destin? nous allons aboutir aux mêmes conclusions issues du même genre de remarques: la précarité de la condition humaine est souvent rappelée, et souvent en termes d'allure scripturaire, toujours en comparaison de la Souveraineté et de la Bonté de Dieu:

Nàutri mourtau, nàutri terrestre
Noun sian, foro si doun, que rastegue e pauras
(Chant IV)

De même le vers tant discuté: E tu, mort, plus jamai reveiras lou soulèu, à la fin du chant VII, s'il nous rappelle le néant des jours des fils de l'homme (Psaume 88/18) en face de nos outrecuidances, pourquoi vouloir y discerner je ne sais quelles doctrines matérialistes plus ou moins obscures? alors que la Bible si souvent met l'accent sur le fait que sans Dieu nous n'avons aucune vie en nous-même et ne pourrions donc pas échapper à la totale destruction? les textes abondent, qui ont dû frapper la sensibilité poétique et le sens religieux de Mistral: — Il n'y a ni œuvre, ni pensée, ni science, ni sagesse, dans le séjour des morts, où tu vas (Ecclésiaste 9/10). (Faut-il rappeler que de ce même livre est tiré le tu es poussière et retourneras en poussière que le Catholicisme associe au jour des Cendres?)

— Celui qui est dans la mort n'a plus souvenir de vous — qui vous louera dans le séjour des morts? (Psaume 6/6), etc...

Des textes pareils ne nient pas la Résurrection, contrairement à ce que l'on a pu prétendre: ils insistent seulement sur le fait que sans la puissance de Dieu, si nous étions réduits à notre seule impuissance humaine, la Résurrection n'aurait pas lieu et nous serions tous voués au néant absolu. Et ainsi Mistral manifeste une fois de plus, avec cette forme très particulière d'humilité, de son imprégnation biblique et de la sûreté de son sens chrétien.

Voyons, d'ailleurs, comment, en contrepartie, il parle des esprits glorieux jouissant totalement de la liberté et de la lumière de Dieu: c'est le fameux passage du Chant IX devant lequel des critiques se sont battus les flancs pour essayer d'en extraire un plus qu'hypothétique platonisme; mais l'esprit trelusènt, la grando souleiado, la beatitudo, autant de transpositions modernes et méridionales de quantités d'images scripturaires qui décrivent la Transfiguration (Luc 9/29-32), le Christ ressuscité (Apocalypse 1/16), les justes parvenus à la vie éternelle (Daniel 12/2-3), la gloire de Dieu (Eszaïe 6/1-7 - Ezéchiël 1/4 - 28), sans parler de bien d'autres textes, en particulier ceux que j'ai cités à propos du délire de Mireille.

Rien de tout cela dans d'autres livres ou d'autres littératures, et surtout pas, n'en déplaise à M. Lafont, dans les théories platoniciennes de la réminiscence ou de la métempsychose, ni même dans les mythes auxquels Platon fait appel en désespoir de cause, devant l'impossibilité d'une expression immédiate de sa pensée (les Enfers, le Tarare, l'Achéron, le Léthé, Er-le-Pamphylien, etc...). Nous sommes en pleine atmosphère de la lumière et de la gloire bibliques, représentées de façon typique

dans l'Ancien Testament par la colonne de feu qui escortait les Israélites au désert (Exode 13/21) et dans le Nouveau Testament par le prologue du quatrième Evangile (Jean 1/1-12).

Si nous considérons la morale de Calendal, nous nous trouvons de plus en plus pris dans une atmosphère chrétienne, directement issue des textes; nous en avons vu un exemple déjà dans la lutte sans répit que mène Estérelle contre l'orgueil de Calendal, contre sa naïve assurance d'être le maître de la création et de pouvoir l'utiliser à sa guise; poursuivant son œuvre de redressement moral et spirituel de celui qu'elle aime, que lui conseille-t-elle? de se détourner de l'égoïsme naturel à l'homme, même s'il doit porter beaucoup de fruits, pour se consacrer à son prochain notion évangélique par excellence, renforcée par l'allusion au levain qui doit faire croître l'âme du jeune homme; notons bien qu'il ne s'agit pas d'une tendance unique qui s'accomplit davantage à mesure qu'elle s'élève et qui finit par consacrer une espèce d'égoïsme supérieur; si c'était cela nous aurions bien affaire à un certain platonisme (très semblable, d'ailleurs, à une attitude naturelle spontanée au cœur de l'homme), à une sublimation de l'Eros, et au passage, fréquent dans les grands systèmes éthiques de l'Ancienne Grèce, de l'Eros terrestre à l'Eros céleste, tels qu'on les trouve décrits, par exemple, dans le Banquet; non, ici il s'agit de deux tendances antagonistes (les deux hommes en moi de Saint Paul) dont l'une, venue de Dieu et de son Esprit, doit triompher de la tendance spontanée à l'amour de soi; je viens de rappeler l'Apôtre des Nations, mais je pourrais aussi, en tête d'une liste très longue et ininterrompue de commentateurs, citer Saint Augustin: Deux amours ont construit deux cités...; pour parler en termes techniques il n'y a pas ici passage de l'Eros inférieur à l'Eros du monde intelligible, mais substitution de l'Agapè de Dieu (cf. I Corinthiens 13) à tous les genres d'Eros, même supérieurs; c'est pourquoi il est parlé du prochain, et de la même manière que dans la parabole du Bon Samaritain (Luc 10/25-37); Mistral n'avait probablement pas une vue systématique et pédante de ces choses, et, une fois de plus, c'est tant mieux; mais on ne peut douter, devant de pareils textes, qu'il les ait profondément ressenties (Chant IX, strophes 9 à 12).

Nous aurons plus loin l'occasion de parler du mariage d'Estérelle, mais notons dès maintenant que c'est la seule solution possible si nos héros sont chrétiens; (cf. p. 82-85) et que l'on se condamne à se perdre dans un labyrinthe si l'on veut, trichant avec l'auteur et avec son texte, en faire des héros païens ou platoniciens!

NERTO, LA REINO JANO, LOU POUEMO DOU ROSE. — Je ne m'appesantirai pas sur ces trois grands textes, pour plusieurs raisons. D'abord parce qu'ils donnent lieu aux mêmes remarques, à quelques détails près, et que cette énumération finirait par paraître fastidieuse aussi bien à ceux qui sont versés dans les Ecritures qu'à ceux qui ne les connaissent pas: ... Loin d'épuiser une matière — On n'en doit prendre que la fleur; au surplus je crois en avoir assez dit à propos de Mirèio et de Calendau pour

avoir expliqué la clef chrétienne de l'œuvre tout entière, et pour avoir donné, à ceux qui le désireraient, le moyen de trouver dans la Bible le fil conducteur explicatif. En deuxième lieu, ce qui est particulièrement significatif pour notre propos actuel, dans ces trois ouvrages, ce sont les caractères mêmes des personnages principaux: Nerto rassemble en elle des traits de la fille de Jephté (Juges 11/29-40), de Ruth, d'Esther, et de Celle qui résume dans son humilité toutes les femmes fidèles et héroïques de son peuple, Marie de Nazareth. La Reine Jeanne est la femme forte, c'est-à-dire, selon la signification scripturaire de ce terme, celle qui a réalisé à travers sa féminité la plénitude de l'humanité. Patroun Apian est son équivalent du côté masculin. Nous reviendrons sur tous ces points quand le développement de cette analyse nous y amènera. Il y aurait, bien entendu, quantités de détails à relever, qui tous renforcent ma thèse: dans la préface de Nerto les ressemblances avec les livres de Job et de l'Ecclésiaste, avec de nombreux Psaumes, avec des passages des Evangiles ou de Saint Paul; dans la Reino Jano il conviendrait de relever, entre autres le fameux refrain des galériens (Acte III/Sc. 3); Fasèn coume se l'èro, et, loin d'y voir un sursaut désespéré mais vain devant l'impossible, une espèce de baroud d'honneur, la résignation fataliste à l'illusion, il faut savoir y discerner au contraire un cri d'espérance peu ordinaire, et d'espérance pleine de certitude quels que soient les événements: c'est l'attitude même des hommes de la Bible, ceux qui étant vraiment dans la main de Dieu savent discerner les signes des temps (Matthieu 16/3), les signes réels, ceux de l'Esprit et de la Foi; au cœur le plus noir de la nuit ils savent, contre toute perception actuelle, qu'ils retrouveront le soleil, eux dont le seul refuge a été de saisir l'espérance proposée, espérance... comme une ancre de l'âme sûre et solide (Hébreux 6/19). Cette espérance indéfectible de ceux qui tâtonnent dans l'obscurité de ce monde, la Bible la décrit intarissablement: Sentinelle, que dis-tu de la nuit?... la sentinelle répond: le matin vient... (Esaïe 21/11). Mon âme compte sur le Seigneur plus que des gardes n'attendent le matin (Psaume 129/5-6)... Chaque chrétien marquant l'a formulée à sa manière; par exemple, et pour prendre une attitude tendue d'homme d'action, par conséquent très différente dans son aspect purement humain de celle de Mistral, Guillaume le Taciturne quand il a prononcé sa phrase fameuse, qu'il n'est pas besoin d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer: il fait, lui aussi, comme si ce qui est était conforme à sa volonté, afin de mieux promouvoir cette dernière; et n'est-ce pas, sous ses modalités particulières, le même sentiment qui animait Mistral avec le proverbe qu'il aimait à répéter paraît-il; Anen toujours, e veiren Berro? Il ne faut pas s'y tromper: cette attitude est la plus biblique qui soit car elle postule que l'avenir n'est pas encore, et que si nous faisons coume se l'èro nous finirons par réaliser ce que nous voulons sous le regard de Dieu.

Dans Lou Pouèmo dóu Rose les détails seraient bien plus nombreux encore; j'en ai cité quelques-uns plus haut; ceux que cela intéresse peuvent voir de quelle manière

j'essaye d'expliquer bibliquement soit la catastrophe du Caburle soit le caractère du Prince d'Orange dans les articles que j'ai écrits à ce sujet.

LIS ISCLO D'OR, LIS OULIVADO. — A propos de ces deux recueils une démonstration sera déjà faite par la seule énumération de plusieurs titres: lou Saume de la Penitènci, la Coumunioun di Sant, lou Jujamen darrié, A l'Inmaculado Councepcioun, sans parler du Prego-Diéu, et de plusieurs Plang et Salut dont le titre, n'étant fait que du nom du destinataire, ne permet pas de préjuger du contenu. Et ces poèmes se rattachent, souvent très librement, avec la double liberté des enfants de Dieu et du génie, mais d'une manière incontestable, à des Psaumes, à des passages prophétiques (par exemple la résurrection des ossements desséchés dans Ezéchiel 37) à la nuée des témoins (Hébreux 12/1) (comme dans la Communion des Saints ou A la Félibresse Antoinette de Beaucaire) et souvent à plusieurs textes bibliques à la fois comme c'est le cas avec lou Parangoun, où l'on trouve des allusions au Déluge et à Babel (Genèse 6 et 11), à l'Ecclésiaste et à Job, et, bien entendu, aux Psaumes. Nous retrouverons beaucoup de poèmes de ces deux recueils dans l'analyse suivante.

EXPRESSIONS TYPIQUES.

Il y a une série d'expressions dont il faut dire un mot; groupées ensemble, et non signalées au fil des textes, elles risquent peut-être d'être moins lassantes et, en tout cas, de produire leur plein effet; elles indiquent, en effet, combien Mistral était si imprégné de lectures bibliques qu'il en avait sans cesse des allusions toujours présentes à sa disposition.

Nous avons déjà noté, au chant VII de Calendau, l'expression la terro maire se prefoundre; nous retrouvons la même idée à la fin du Cinquanteaire du Félibrige (Olivades):

Mai li maudi
Que renegon lou verbe,
Que la terro se duerbe
Pèr lis aprefoundi.

Il ne me semble pas que ce soit là image tellement courante ni dans le langage quotidien ni dans la littérature ancienne que Mistral pouvait connaître. Mais à qui est un peu familier avec le Pentateuque l'histoire de la révolte de Koré et de ses amis revient aussitôt à l'esprit, ainsi que je l'ai signalé plus haut; cela est d'autant plus

probant que les paroles de Moïse ont une solennité tragique qu'une âme de poète peut goûter au maximum, et que, dans les deux cas, le texte mistralien parle de maudits, de sacrilèges, de gens renégats et révoltés contre Dieu. Pourquoi chercher ailleurs que dans la Bible, donc, l'origine de cette image?

Dans Calendau encore (Chant IX), Estérelle dit: ... toun levame es fa pèr creisse; certes ici nous avons affaire à une activité qui était familière dans les familles campagnardes, où l'on cuisait le pain de la maison; mais Mistral, malgré son amour attentif pour les humbles choses quotidiennes, aurait-il songé à la pâte qui lève si l'Évangile, et Saint-Paul ensuite, n'y avaient pas souvent fait allusion? (Cf. Mathieu 13/33 - Luc 13/21 - Marc 8/15 - Luc 12-1 - Mathieu 16/6 - I Corinthiens 5/7 - Galates 5/9- etc...).

Faut-il relever, toujours dans le Chant IX, l'idée de la vision face à face qui revient si souvent dans l'Écriture pour indiquer la perfection de la connaissance de Dieu? On connaît le plus souvent le passage de Saint Paul dans la Première aux Corinthiens (13/12); mais on pourrait y ajouter Jacob et Moïse (Genèse 32/30 et Exode 33/11 ou Deutéronome 34/10), sans parler du peuple lui-même (Deutéronome 5/4, Ezéchiel 20/35) et de Gédéon devant l'Ange du Seigneur (Juges 6/22); bref, si cette locution est relativement moins étrange à nos oreilles que d'autres paroles bibliques, il n'en reste pas moins qu'elle est vraiment biblique et que Mistral semble prouver qu'il ne la tire pas de l'usage courant puisqu'il l'emploie, comme le fait l'Écriture, pour exprimer la contemplation du Soleil de Dieu, image de Dieu lui-même.

Et quand il parle d'une perle qui peut d'aventure être mangée par un pourceau (Pòu arriba qu'un porc la mange...) cette fois au chant X de Calendau, faut-il trouver l'origine de cette image dans la vie courante ou dans Platon ou dans l'Évangile, de la bouche même du Christ (Matthieu 7/6)?...

Il y a aussi un terme, un mot isolé, qui m'intrigue. C'est clarun. Bien qu'il en donne une définition banale dans Le trésor du Félibrige (clarté vague, espace clair, éclaircie) il l'emploie d'une manière tout autre dans sa poésie, pour désigner la lumière bien précise et resplendissante de Dieu et du domaine spirituel; par exemple: Dans A la Raço Latino: Aquelo mar toujour risènto — Diéu l'escampè de soun clarun — Coume la cencho trelusènto — Que dèu liga ti pople brun.

Ou bien, dans le poème sur la mort d'Antoinette de Beaucaire: Esperitalo e clarinello — T'unisses, vierginello — Amount dins lou clarun — Au sublime Esperit que boufo sus li mounde...; et encore: Duerbe ié lou clarun que n'a ges de brumour.

Puis, avec un sens plus matériel mais qui annonce une délivrance collective, c'est-à-dire la résurrection d'un peuple, dans L'Inne Gregau: Dins lou matin la mar se fa vióuleto — Dins lou clarun tout se rejouvenis.

Qu'est-ce donc que ce clarun employé de manière spécifique par le poète contrairement au sens vague enregistré par le grammairien? Sinon la lumière inaccessible de Dieu (I Timothée 6/16) qui vient en ce monde pour éclairer les

hommes (Jean 1/9), que le Seigneur étend autour de lui (Job 36/30), dont il s'enveloppe comme d'un manteau (Psaume 103/2), qui est sa propre substance (I Jean 1/5), et qui éclairera la Nouvelle Jérusalem (Apocalypse 21/22-26); cette lumière de Dieu, cette gloire, est un rêve constant des commentateurs talmudiques et kabbalistes; Dante l'a décrite dans son Paradis avec une splendeur insoutenable; les peintres la représentent sous forme de nimbes et d'auréoles; et elle a inspiré au philosophe mystique juif du XIe siècle une des phrases les plus belles qui aient jamais été écrites sur Dieu: Tu es lumière invisible en ce monde visible, et lumière visible au monde invisible (Salomon ibn Gabirol - La couronne de Royauté). Comment Mistral qui, tout en connaissant peut-être peu de ces choses d'une manière érudite, et encore! mais qui les ressentait à la lecture des textes sacrés et les pressentait avec son intuition de poète, comment n'aurait-il pas éprouvé le besoin, en effet, d'exprimer parfois cette notion tellement spéciale par un terme approprié?

Une autre expression, pour terminer, qui semble bien témoigner elle aussi de la profonde imprégnation biblique de l'auteur des Isclo d'Or: dans le Lioun d'Arle il commence ainsi: Desempièi que Diéu me garde... Sus la terro di vivènt...

Garder sur la terre des vivants, quelle est cette étrange expression? Du premier jour où je l'ai lue, il y a longtemps, je l'ai sentie comme une réminiscence des Livres Saints; mais je n'arrivais pas à retrouver le texte correspondant, si bien que j'avais fini par croire à une erreur de ma part. Puis voici qu'un lundi soir, assistant aux vêpres de ce jour dans un monastère bénédictin, je fus frappée par l'expression in regione vivorum qui me redonna de l'espoir; et c'était bien elle, en effet, ainsi que je le vérifiai quelques instants après dans le Psaume 114 (ou 115, voire 116, selon la numérotation); or elle ne se trouve que cette fois-là dans la Bible, semble-t-il; et malgré cela Mistral l'a remarquée et s'en est souvenu; mais pourquoi y avoir adjoint le verbe garder alors que la traduction courante est marcher? En réalité le poète, qui ne songeait nullement à faire une citation, a opéré une synthèse affective et imaginative, largement inconsciente; et il se trouve que ce verbe ne détonne pas, étant répété dans l'Ecriture d'innombrables fois: Je te garderai partout où tu iras..., Que le Seigneur te bénisse et qu'il te garde..., c'est lui qui nous a gardés pendant toute la route... Le Seigneur le garde et lui conserve la vie..., le Seigneur garde les humbles... Celui qui te garde ne sommeillera point... Le Seigneur est celui qui te garde... Le Seigneur gardera ton départ et ton arrivée... ... Comme le berger garde son troupeau....

Faut-il souligner tout ce qu'il y a dans ce verbe d'amour vigilant, de protection respectueuse (oui!) de la part de Dieu? Et l'on comprend, devant tant de textes, dont je n'ai cité au hasard qu'un nombre infime, la confiance à la fois adorante et familière des hommes de la Bible, on comprend qu'une lecture attentive et répétée puisse, sans même que l'on en prenne conscience, charger ce mot de puissances toutes spéciales de signification nettement orientée; de sorte que le lecteur assidu de l'Ecriture ne peut plus entendre ou lire le verbe garder sans que cela produise en

lui une alerte de l'âme et une mobilisation de sensations qu'un indifférent ne soupçonne même pas. Et il en est de même pour les deux autres termes, pris isolément puisqu'ils ne se présentent qu'une fois en association: — Tant que la terre subsistera, semailles et moissons... .. ne cesseront plus... .. la terre sur laquelle tu es couché... .. la terre est au Seigneur... un temps de repos pour la terre... .. la terre saura qu'Israël a un Dieu... .. Je m'en vais par les chemins de toute la terre... .. parle à la terre, elle t'instruira... .. eux dont les noms sont honorés sur la terre... .. terre prête l'oreille... .. toute la terre se prosterne devant Toi... ..le juste reçoit sur la terre une rétribution... etc...

Là aussi l'échantillonnage est dérisoire à côté de la quantité vraiment étonnante de textes où ce mot revient avec une insistance toute particulière; et, précisément, il ne s'agit pas que de la fréquence et du nombre de ces emplois, il s'agit aussi de la signification attribuée à ce mot, de l'intensité du sentiment qui l'accompagne; que l'on songe à la ferveur avec laquelle les Hébreux (et encore, aussi, les Israélites pieux d'aujourd'hui) devaient prononcer ces expressions sacrées: la Terre Promise, la Terre d'Israël, Dieu créa les cieux et la terre, le Seigneur Dieu forma l'homme de la poussière de la terre; je ne sais pas si notre vocabulaire contemporain peut nous offrir un terme aussi gorgé de sens, autant lesté d'espérance, de foi, et d'amour: peut-être certains chercheurs quand ils parlent du cosmos et de son exploration, et encore! car il n'y a pas là la même relation affective, les mêmes souvenirs heureux, la même aspiration transcendante que dans le simple mot Eretz Israël, ou Aharetz en général, pour les descendants d'Abraham et de Moïse; peut-être le mot hostie pour certains catholiques? peut-être le mot Désert pour les Protestants français, et surtout cévenols?... De toutes façons on ne peut parler de la terre quand on a lu assidûment la Bible, et dans toutes les extensions possibles de ce terme (le Monde, le terroir, le pays, le sol, le territoire...) sans un étrange sentiment de familiarité respectueuse, de compassion fraternelle, de louange, et d'adoration.

Quant au mot Vivants, il pullule, dans l'Écriture, avec la même abondance que les êtres qu'il représente; n'en prenons pour témoignage que le récit de la création, au début de la Genèse, et certains Psaumes d'inspiration cosmique sans parler de nombreux passages de Job et des Prophètes.

De plus, il y a deux mots dans le texte original que nos traductions rendent par le seul terme de Vie, parce que nous ne disposons que de celui-là; mais à travers ce terme unique, imposé par la pauvreté de nos langues à côté des nuances de la langue hébraïque, le lecteur peut sentir parfois, souvent, qu'un sens plus pur, une dimension nouvelle ont pénétré dans le concept même de Vie et de Vivant. Par exemple: le vivant, c'est celui-là qui dit vos louanges, ou celui-là est juste, il vivra... revenez au Seigneur et vivez.... Mieux encore: Dieu est le Vivant par excellence, au point que la vie, comme la lumière, représente pour nous Sa substance même: En elle (la Parole de Dieu) était la Vie, et la Vie était la lumière des hommes, ... moi qui suis une source d'eau vive... .. Auprès de Toi est la source de la Vie. Et c'est par ta lumière que nous voyons la lumière. Je suis le Premier et le Dernier et le Vivant.

Tout cela sans parler du souffle de vie que Dieu communique à chaque être, et de l'Arbre de vie de la Genèse, que nous retrouvons dans l'Apocalypse en même temps que le fleuve de même qualification. De telle sorte que, là aussi, le contact habituel avec les Ecritures confère à ces expressions: le Vivant, les Vivants, une ampleur de signification et une grandeur majestueuse que notre simple idée de vie biologique ne peut pas contenir et que même la majuscule est bien impuissante à atteindre.

Mistral l'avait senti, par exemple quand, à la fin du Saume de la Penitènci, il dit: Segnour, ajudo nosto Causo — E reviéuren — E t'amaren; nul doute qu'ici le nous revivrons n'ait pas un sens purement physique, mais d'abord, et peut-être uniquement, le sens surnaturel qu'il aurait dans les textes sacrés: c'est à une résurrection spirituelle que Mistral appelle son pays pour que ce dernier devienne capable d'aimer le Seigneur et qu'il retrouve ainsi le fil brisé de son histoire, qu'il recommence, après un temps d'abandon, l'aventure vivifiante qui fut la sienne aux débuts de la prédication de la Parole de Vie sur nos rivages... Et désormais nous sommes à même de comprendre ce qui a dû se passer pour le poète: ces trois mots, gardé (par Dieu), la terre, les vivants, le hantaient, à demi inconsciemment, avec toutes les franges et les prolongements de signification que comporte leur usage biblique; et au moment d'écrire le poème capital, si beau, si poignant, qui chante la splendeur passée de la Provence chrétienne, puis son infidélité et sa chute, et l'aurore d'une résurrection possible si elle sait retrouver la vocation que Dieu lui a adressée, à ce moment solennel de la création artistique, quand les deux amours de Mistral se rejoignent dans une même invocation d'un souffle majestueux, n'est-il pas compréhensible que trois termes éminemment bibliques se soient rejoints et amalgamés dans l'inspiration du moment pour donner l'expression qui ouvre le poème, dont l'assemblage ne se trouve pas, ou presque pas, tel quel dans la Bible mais dont chaque composante s'y trouve séparément?

En fin de compte cette parole, qui n'est pas littéralement scripturaire, témoigne plus que n'importe quelle autre citation ou réminiscence de la pénétration de l'esprit biblique dans le cœur de Frédéric Mistral: il ne s'est pas seulement souvenu de l'Ecriture, il l'a ici partiellement recrée!

ODE A LA VIERGE DE MONTSERRAT. — Je m'en voudrais de ne pas parler maintenant d'un poème qui ne figure pas encore dans les œuvres complètes, mais qui a été cité ou publié à plusieurs reprises et qui résume admirablement dans son émotion grave et bouleversante tout ce que je viens d'essayer d'expliquer. Que l'on relise d'abord diverses prières de la Bible: l'imploration à la repentance au chapitre 9 du Prophète, Daniel, la proclamation d'humilité et d'espérance du Roi Salomon au chapitre 8 du 1er Livre des Rois, la confession de Néhémie pour lui-même et pour son peuple (1/4-10), les solennelles adjurations du Deutéronome (spécialement au chapitre 30), les Lamentations de Jérémie, évidemment, la noble méditation de l'Ecclésiaste (chap. 3/1-15), les deux Magnificat, celui d'Anne (I Samuel 2/1-10) et

celui de Notre-Dame (Luc 1/46-55), accompagnés des cantiques de Zacharie et de Siméon (Luc 1/67-79 et 2/29-32); et que l'on fasse ensuite la comparaison avec le texte ci-dessous. Je ne puis trouver, pour le présent chapitre, une plus convaincante conclusion:

O divino moureneto, o Vierge de Mountserrat,
Qu'as chausi pèr ta demoro lou cresten d'un baus afrous,
Talo que la nèu blanqueto que courouno nòstis Aup;
A la cimo de ma vido, à la fin de moun jouvènt,
Embouni d'aquel eslùci que lou mounde pòu jita,
Au moumènt que m'accompagnon Prouvençau e Catalan,

Siéu vengu dins ta capello m'a agenouia ti bard;
E dins moun paure cor d'ome un segren s'es acampa
E 'no raisso de lagremo me gounflavo d'enterin;
Car, en fàci de ta glòri e davans ta pureta,
Recounèisse que ma vido noun es rèn que treboulun,
E, pecaire, que moun obro n'es que fan escassamen.
Adounc, Reino Catalano, que trapejès d'eilamount
Nòsti nèblo, dins l'espàci que me rèsto à passeja
Meno-me, coume la maire meno soun pichot enfant!

II. — Le rythme ternaire

L'évocation des images mistraliennes se fait très souvent selon un mouvement en trois temps, tantôt très évident et nettement marqué, tantôt simplement sous-entendu; ce rythme ternaire, à contenu historique, cherchons-le d'abord dans les deux recueils de poèmes; voici Lou lioun d'Arle: il y a en premier l'évocation du passé:

Asseta subre la glòri
De Cesar, de Constantin,
Pèr noblesso e pèr belòri
Ai regna sus li Latin;

puis c'est le présent, son abaissement et sa tristesse:

Vièi e triste, o, m'entournère
Une niue dins lou desert...;

et enfin la vision du futur possible, qui serait une nouvelle réalisation de la vocation éternelle du Pays:

Tu, Prouvènço, trobo e canto!
E, marcanto
Pèr la liro o lou cisèu,
Largo-ié tout ço qu'encanto
E que mounto dins lou cèu!

Dans l'Espouscado, pour être plus subtilement indiqué parce qu'ici le tableau historique est intériorisé et vécu immédiatement par le poète au lieu de passer par l'intermédiaire symbolique du Mont-Gaussier, le même rythme n'en est pas moins utilisé: dans le présent, où nous voyons s'espoumpi li gargamèu, on veut nous enseigner à tarir nos sources, à nier notre passé (nos légendes, nos vieux chemins, les contes et les proverbes de nos grand-mères, la bûche de Noël...); mais, tournés vers l'avenir, nous voulons garder notre langue d'Oc rebelle elle sera la langue de la joie et de la fraternisation! et la vision finale débouche elle aussi dans l'éternité de Dieu, Maître de l'histoire:

Veirés passa li barbariò
Emai li civilisacioun.

Avec une complexité qui provient de la réalité des allusions historiques et de la minutie de leur précision, nous retrouvons le même rythme dans I Troubaire Catalan, En l'ounour de Jaussemin, A Na Clemènço Isauro; dans la Countesso, évidemment, et de façon très appuyée; brièvement, dans les limites, étroites du sonnet, avec Au Miejour, mais, à cause de ces limites mêmes, avec une densité émouvante: Mistral, dans le présent, a travaillé Pèr lou noum de Prouvènço, et sa charrue a creusé le sol jusqu'au bronze romain et à l'or des empereurs, symboles des réalités passées; que les générations nouvelles se nourrissent donc des fruits de ce travail afin de tenter la Reconquête:

O pople dóu Miejour, escouto moun arengo:
Se vos recounquista l'empèri de ta lengo
Pèr t'arnesca de nòu pesco en aquéu Tresor.

Si nous passons des Iles d'Or aux Olivades les exemples vont se multipliant. Voici par exemple Au pople nostre: ce pauvre peuple de Provence, dont on méconnaît l'histoire, qui est attaqué dans le présent, c'est lui qui, gardant sa langue, son travail, et ses habitudes, permet d'espérer en l'avenir. Dans la Cansoun dis Avi, l'évocation

des travaux des Anciens n'est là que pour nous faire comprendre que c'est nous, dans le présent, qui bénéficions de ces efforts passés:

S'avèn aquest terraire,
O fraire, o fraire,
S'avèn aquest terraire,
Es qu'éli l'an agu.

et tout ce dont nous vivons et jouissons, le vin, le froment, l'huile, tout ce que nous avons d'énergie, c'est des vieux que nous le tenons; mais aussi cette acceptation des bienfaits de nos ancêtres ne deviendra digne et juste que si, à notre tour, par notre travail d'aujourd'hui nous préparons dans le même esprit le futur de nos enfants: Mai d'abord que fai traço — La raço, la raço — Mai d'abord que fai traço — Fassen noste degu . C'est exactement le même mouvement du cœur, s'insérant dans le même rythme historique, que dévoile le poème du Cinquantenaire du Félibrige: Se rouge avès lou fege — Entre tendrès, lou fiò — Pèr que noun se refrege — La lar dóu Cacho-fiò.

Et n'oublions lou Parangoun! Dans les premières strophes se retrace la situation actuelle de la Provence; puis, dès la fin de la cinquième, avec le rappel lointain de Gyptis et des dames de Phocée, c'est le déroulement des gloires anciennes: Arles, les Troubadours, l'Avignon des sept papes...; enfin, sautant la dixième strophe qui ne fait que replacer la vision du présent dans son ordre chronologique, c'est l'avenir qui s'annonce, avenir de renouveau, aux perspectives insondables, sans doute, mais dont Mistral est fermement assuré qu'elles seront triomphantes: As reflouri, mai flòri que jamai; cette triple évocation légitime que, dans la douzième et dernière strophe, Mistral rappelle la manière dont il a toujours considéré la réalité provençale, comme un rayon de la Beauté éternelle, elle-même émanation de la réalité de Dieu.

Mais c'est au moins autant dans les grandes œuvres qu'il faut aller chercher cette articulation historique et spirituelle qui semble bien constitutive de la vision que Mistral avait du monde et de son déroulement.

Pourquoi, en effet, au Chant III de Mirèio l'évocation de Fanette de Gantelme et de la Comtesse de Die? Simple fantaisie de poète, avec le sens péjoratif que les gens dits sérieux attribuent à ces mots? Hypothèse facile; ce sont les propos des compagnes de Mireille, Azalaïs et surtout Clémence, qui nous éclairent sur la raison profonde de ce rappel: dans leur âme claire et fidèle elles ont gardé le sens du terroir, de sa vie, de ses coutumes, de son esprit; et elles trouvent tout naturel de renouveler ces réalités du passé sur le mode de l'avenir:

Di Baus farié ma capitalo!
Sus lou roucas que iuei rebalo,
De nòu rebastiriéu noste viei castelas.

Voilà la clé; et il n'y en a point d'autre. Si un érudit grognon ou un adversaire partisan voulait, par extraordinaire, voir dans ce passage l'expression d'une nostalgie stérile, il lui est déjà répondu par la voix de l'enthousiaste et généreuse Clémence: ce n'est pas l'amour des ruines pour les ruines qui guide les jeunes filles, qui guide Mistral, c'est l'amour des ruines en tant que l'on peut trouver en elles l'inspiration et le plan de la véritable reconstruction.

De même, au Chant VI, pourquoi tous ces Follets, ces Lutins, et l'Esperit Fantasti, et pourquoi les récits de Taven sur nos vieilles légendes? Fatras inutile? ou intuition de poète? Ceci plutôt, car le poète dont la vue va plus loin que celle des autres hommes a pressenti que de toutes ces histoires on retrouverait sans doute un jour la signification première (et, donc, permanente) pour le moment oubliée par l'étroitesse et l'esprit destructeur d'un rationalisme mutilé et superficiel. Or n'est-ce pas cela que l'on est en train de faire de nos jours pour les mythes de l'ancienne Grèce, les voyages d'Ulysse, le récit de l'Atlantide dans Platon? et aussi pour la chronologie, la topographie, et la toponymie des récits bibliques? Et même quand on n'a pas pu découvrir encore une réalité vérifiable sous les légendes et les fables on y retrouve toujours quelque chose d'également précieux, une nourriture psychologique inépuisable, un esprit vivifiant... Oui, les vrais amoureux du présent et les vrais serviteurs de l'avenir, ce ne sont pas les voyageurs sans bagages, les amnésiques de l'espèce: ce sont les êtres pleinement conscients qui savent se pencher sur leur passé.

Et Calendau? Je passe sur le rappel historique du chant I à propos des princes des Baux et de leur aïeul Balthazar, car il est de même veine et de même portée que celui du Chant III de Mireille; soulignons simplement la belle image, grosse de signification et d'espoir, que Mistral met dans la bouche d'Esterelle à propos de l'étoile aux seize rayons:

Iéu l'ai pas vist, mai sièu seguro
Que dins li niue li mai escuro
N'en gis clo, o Calendau, de rai sus toun païs.

Quant à la fameuse invocation à la langue, dans le Chant IV — Car es tu la patriò e tu la liberta, son contexte est structuré en trois temps bien marqués, quoique de longueurs très inégales, qui rappellent à leur manière les divisions de la Coumtesso et du Lioun d'Arle. Et pourquoi Estérelle, à chaque exploit de Calendal, s'obstine-t-elle à l'aiguillonner par la comparaison avec des grands exemples du passé méridional: Jaufre Rudel, Gaubert de Puy-Cibot, Pèire Vidal (Chant V), Guillaume au Court-Nez et la Comtesse d'Orange (Chant VI)? pourquoi, sinon pour que le présent et l'avenir du jeune homme sachent se maintenir à la hauteur spirituelle dont les temps déjà vécus nous ont gardé le message en dépôt? Mêmes significations pour l'épisode des faïences de Moustiers (Chant XI); et celui qui n'y verrait qu'un passe-

temps d'antiquaire ou même d'archéologue, ferait preuve d'un bien médiocre aveuglement.

Mais c'est davantage encore dans les œuvres de la fin qu'il faut aller trouver ce rythme à trois temps qui est la respiration même de l'inspiration mistralienne, comme si à mesure qu'il avançait dans la vie le poète était de plus en plus oppressé par la veulerie ambiante, la mesquinerie des intrigues politiques, l'insolence de l'argent, le déferlement du matérialisme.

Qu'est-ce, en effet, que Nerto et la Reino Jano et Lou Pouèmo dóu Rose, sinon d'immenses réservoirs de souvenirs de toute nature? non stériles regrets d'un passé mort mais rappels insistants d'une Réalité éternelle. Mistral a rassemblé là tout ce qu'il a pu retrouver et tout ce qu'il a cru digne d'être conservé du passé fier et libre de son peuple; et il entasse tout cela non comme un avare qui dessèche et sclérose ce qu'il s'approprie, mais comme un naufragé sauve des provisions et des outils, afin d'y puiser l'inspiration et les moyens d'une vie nouvelle aux jours de délivrance et de résurrection. Quantités d'allusions éparses dans ces œuvres nous montrent qu'une telle espérance sûre et solide est ancrée dans le cœur de Mistral et l'aide à se tourner vers la réalité de l'avenir à préparer: rêves politiques fermement construits du pape d'Avignon, espoirs de la Reine Jeanne fondés dans la réalité des faits, remontée du fleuve par Maître Apian accablé mais vivant et invaincu. Ce que dit en effet l'Aragonais Pierre de Lune au vaillant roi de Forcalquier — De Naples et de Jérusalem demeure substantiellement vrai dans les circonstances différentes d'aujourd'hui (Nerto III), et s'il est peut-être impossible de nos jours de penser sur un plan politique l'union des trois nations les plus catholiques de la République chrétienne, cela peut demeurer vrai sur le plan de l'humanisme et de la civilisation, les Pays d'Oc constituant leur lien central.

De même, si ce n'est plus vrai pour le moment, quel cœur vraiment méridional n'espère point que sera vrai à nouveau un jour, sur un mode accommodé aux circonstances nouvelles, le train de vie libre et personnelle qui caractérise les cités de ses contemporains pour Aujan de Sisteron:

Chasco vilo aqui vièu de soun dre naturau,
E libramen travaio, o dor, o canto, o crido?

(Reino Jano - I/1).

De même encore pour le triple serment que l'Ancien des Conseils marseillais fait prêter à la Reine Jeanne (IV/10); et si quelqu'un de nous, lisant ce rappel de nos vieilles libertés fondamentales, se sent étreint de nostalgie, faudra-t-il l'accuser d'être pour autant un rêveur passéiste? Alors qu'il peut dans cette émotion poignante, puiser de nouvelles forces pour aller de l'avant... Et quand la reine évoque devant son brutal de mari la préface de tout un monde neuf où seront rois ceux qui donneront le plus de lumière (1/2) quand elle salue la Renaissance qu'elle

pressent, qui parle alors vraiment de l'avenir espéré, Jeanne de Naples ou Frédéric Mistral? Et si la malice des hommes poussés par le Diable peut reculer la réalisation de ces vues essentielles, ainsi que le rappelle le prologue de Nerto, elles ne sont pas reniées ou détruites pour autant; ceux qui Savent le secret (Cinquantenaire) doivent les reprendre de siècle en siècle maugrat la mort et l'aclapaire (Invocation de Calendau) puisque finalement le Diable lui-même porte pierre...

Ainsi compris les rapports entre les diverses articulations du temps, nous voyons bien que le passé n'est pas mort, et qu'il nous pousse vers l'avenir; plus nous savons nous le représenter dans son authenticité et mieux nous pouvons aller de l'avant.

C'est pourquoi nous pouvons souhaiter sans contradiction d'aucune sorte que la Coupo Santo nous verse d'un même flot harmonieux:

Dóu passat la remembranço
E la fe dins l'an que vèn.

Le passé, le présent, et l'avenir, indissolublement unis dans la trame de la durée réelle et vivante par l'effort continu des hommes fidèles au plan de Dieu, et finissant par former un immense présent fondamental qui est comme le niveau culminant de la réalité humaine, voilà ce qu'indique le rythme ternaire des évocations mistraliennes. Or ce rythme de pensée n'est pas commun. Il n'appartient à aucun des mouvements de nos grandes logiques, platonisme, aristotélisme, cartésianisme, hégélianisme; même chez Hegel (et à sa suite chez Karl Marx) s'il y a bien un développement en trois temps, thèse, antithèse, synthèse, cependant il est logique et non chronologique, et son intemporalité abstraite n'a rien à voir avec l'histoire vivante et l'éternité de vie qu'évoque Frédéric Mistral. Mais il y a une pensée dont ce rythme est comme la palpitation essentielle, une pensée qui n'est pas celle d'un seul système, ni même d'une époque, mais qui englobe et traduit toute une civilisation profondément originale, toute une vision du monde et un sens de la vie: il s'agit de la pensée biblique, et plus spécialement des perspectives ouvertes par l'Écriture sur l'histoire de l'Humanité; c'est en plusieurs endroits et de manières très divers que l'on peut rencontrer dans la Bible cette manière d'envisager les événements.

Par exemple: Après l'installation d'Abraham et de sa famille en Terre Promise, premier temps, ses arrière-petits-fils s'installent en Egypte où, malgré la gloire de Joseph, ils sont réduits en esclavage pendant quatre cents ans; cette deuxième période se termine par le retour, sous la conduite de Moïse, la rentrée en Israël avec Josué; et c'est le commencement d'une période heureuse qui culmine avec Salomon. C'est bien le même rythme que dans les poèmes de Mistral: obéissance et prospérité, infidélité et déclin, repentir et renaissance. Nous pouvons continuer ainsi: ère de gloire avec les grands rois; idolâtries, schisme, chute sous les coups des Assyriens et des Chaldéens, déportation et exil; retour avec Esdras Néhémie, Zorobabel, reconstruction de la ville, restauration du culte. De nos jours, de la même manière, les Juifs pieux ne vivent-ils pas un présent de dispersion parmi les Nations entre le

souvenir de Jérusalem et du Temple dont les regrets sont symbolisés par le Mur des Lamentations, et l'espérance du Messie?...

Si, délaissant des épisodes particuliers de l'histoire d'Israël, nous voulons nous renseigner sur la vision générale du Monde que donne la Bible nous retrouvons exactement le même mouvement: d'abord, la Création dans sa pureté, l'Eden, la perfection et le bonheur, ce qui est raconté dans les trois premiers chapitres de La Genèse; puis le monde actuel, conséquence de la révolte de l'Homme, avec la haine, le mensonge, la misère, la souffrance, la mort; puis les temps de la Résurrection et du Royaume, annoncés à diverses reprises au cours des âges spécialement par les Prophètes et l'Évangile, évoqués dans les deux derniers chapitres de l'Apocalypse. Le schéma mistralien n'est-il pas le décalque exact de ce schéma biblique? et faut-il souligner que c'est une conception que l'on ne retrouve nulle part ailleurs, ni dans l'idée d'un temps cyclique, ni dans celle d'un temps strictement linéaire soit descendant (théories de l'Age d'Or, de la dégradation de l'Énergie) soit ascendant (Évolution moderne et Progrès)?

Ajoutons que c'est dans ce rythme à trois temps de la pensée biblique que s'insère le mieux le point de vue spirituel et moral, la réalité de l'action de Dieu, la liberté de l'homme et sa responsabilité; tout le reste, cycles ou évolutions continues, peut s'expliquer uniquement en termes matériels et empiriques; mais ici il faut l'intervention de facteurs spirituels, voire transcendants; ici, il y a une espèce de théologie de l'histoire que l'Écriture exprime à plusieurs reprises, en particulier dans ce passage:

Lorsque le Seigneur leur suscitait des Juges, le Seigneur était avec le juge et il les délivrait de la main de leurs ennemis... à la mort du juge ils se corrompaient de nouveau, allant après d'autres Dieux pour les servir et se prosterner devant eux, et ils persévéraient dans cet endurcissement. Alors la colère du Seigneur s'enflammait contre Israël... qui, par son repentir, amenait une nouvelle période de fidélité et de joie (Juges 2/18-23). Que l'on pense à toutes les imprécations de Mistral contre les renégats, les maudits, les avortons, les gargamèu, que l'on pense à ses appels prophétiques à la repentance, au retour vers l'ancienne fidélité, n'est-ce pas la même chose, exactement? Il faudrait recenser trois expressions, trois articulations temporelles, qui reviennent constamment dans les Écritures: Souviens-toi, pour le passé fidèle à Dieu; aujourd'hui, pour l'appel à la fidélité présente; le jour du Seigneur comme espérance d'un avenir de fidélité totale; à ceux que ce triple recensement pourrait tenter je prédis sans risque d'erreur une moisson tellement abondante qu'ils seront fatigués bien avant d'avoir terminé; or dans Lou Saume de la Penitènci, prototype par sa gravité et sa beauté de tous les poèmes à rythme ternaire, Mistral dit: regretan lou mau d'antan, ce qui est son souviens-toi; puis: voulèn deveni d'ome, ce qui représente l'aujourd'hui où il veut répondre à l'appel de Dieu; et enfin, avec le recours à Celui qui savait susciter des Juges en Israël, revieuren e t'amaren, ce qui est bien l'espérance pour lui, pour son pays, du Yom

Adonai, le jour du Seigneur. Il n'y a pas d'autre source d'inspiration que l'Écriture pour une telle vision de l'histoire et une telle structure de la réflexion.

III. — Le rôle des femmes

Que n'a-t-on pas dit sur les héroïnes de Mistral! En plus de tous les lieux communs saugrenus coutumiers à propos des femmes, on s'est livré à des appréciations particulières et capricieuses dont la fausseté égale la subjectivité qui l'a engendrée.

L'un voit dans Estérelle un Séraphin descendu du ciel des Idées, formule qui offre au moins trois contresens en quatre mots, un vrai record; car enfin les Séraphins sont des anges de la tradition hébraïque et n'ont jamais rien eu à faire avec le Monde Intelligible de Platon; et ce Monde n'a rien de commun avec le ciel biblique; et une Idée n'est jamais descendue vers qui que ce soit, démarche réservée aux êtres animés: au contraire on s'élève vers elle, comme Platon lui-même l'exprime à plusieurs reprises, vers l'Idée du Bien (Allégorie de la Caverne - République VII), vers l'Idée du Beau (Ascension de l'Eros - le Banquet)! par dessus le marché, Estérelle est tout simplement une femme de sorte qu'elle n'est ni Idée ni Séraphin...

Un autre critique prend prétexte du refus d'Alàri par Mireille, refus parfaitement loyal et plein de gentillesse délicate, pour parler de la bêtise incompréhensible des femmes et pour déverser sur elles des injures variées: ces débordements de passion sommaire n'ont évidemment rien à voir avec la recherche de l'authentique pensée mistralienne. Un autre critique encore, à propos de la mort de Mireille, ressort des idées éculées sur la condition féminine: attrait pour le péché, déchirement entre l'ange et la bête... etc...; on croit rêver, et l'on est conduit à se demander ce que peut bien recouvrir dans ce cas le cliché ressassé de la logique masculine! Rien de tout cela n'est sérieux. Hélas. Même un critique plus averti, plus complexe et plus relevé, énonce soudain, au milieu de remarques pertinentes, une naïveté qui fait sourire: pourquoi s'étonner, en effet, que Mistral ait écrit en même temps un hymne à l'Immaculée Conception et un poème à Eve? C'est pourtant un thème fréquent dans l'art et la pensée de la tradition chrétienne que le parallèle entre Eve et Marie; ne sont-elles pas issues toutes deux des récits bibliques? Eve, dont le nom signifie mère de tous les vivants ne peut-elle être comparée à Marie, la mère du Vivant? Eve, par qui le péché est entré dans le monde, n'annonce-t-elle pas sa contre partie, celle par qui Dieu est venu parmi nous pour racheter ce péché?

Eve, qui a vu Abel tué par son frère, ne préfigure-t-elle pas la Mère qui voit le Messie son fils tué par son peuple? De même que le Christ est le second Adam venu pour restaurer l'image de Dieu que le premier Adam avait détruite, de même la Vierge Immaculée, sans péché originel, pure comme la créature d'avant la chute, n'est-elle pas la deuxième Eve qui répare par son obéissance les conséquences de la

désobéissance de la première?... Cette comparaison pourrait se poursuivre longuement, et elle est d'ailleurs un lieu commun de la théologie, de la spiritualité, ou de la mystique; l'erreur de notre critique aurait donc pu être très aisément palliée par la lecture de quelques passages bien choisis; et le pire c'est qu'il tire de cette erreur initiale des conclusions étranges sur une prétendue sagesse mistralienne qui s'essayerait à jouir des contrastes de ce monde, Mistral dilettante, on aura tout vu! Mais ici aussi le critique a préféré se livrer à ses idées, à ses goûts, à la conception très spéciale qu'il doit se faire d'Eve, plutôt que de recourir aux textes et de les prendre enfin au sérieux; les textes de Mistral, certes, mais aussi ceux de l'Écriture qui, ayant imprégné la pensée du poète, doivent être dans ce cas encore notre première source de réflexion.

Or il faudrait des études très poussées, des exégèses précises, il faudrait des développements explicatifs pour exposer ce qu'est vraiment la condition féminine dans la Bible et pour faire voir combien elle diffère de ce que nous imaginons d'ordinaire.

A défaut de ce long travail disons tout de suite et nettement que dans l'Écriture ce sont surtout les femmes qui mènent le jeu en profondeur, le vrai jeu, celui du plan rédempteur de Dieu, cela, d'ailleurs, dans le mal comme dans le bien, c'est-à-dire dans la révolte orgueilleuse comme dans l'amour patient, car bien et mal ne peuvent se définir en soi mais seulement par référence à la Volonté du Créateur. Par exemple, après avoir rappelé brièvement l'essentiel du rôle d'Eve et de celui de Marie, rôles absolument uniques, irremplaçables, et spécifiquement féminins, nous sommes amenés à considérer que toutes les autres femmes de la Bible sont des images de ces meneuses de jeu: par leur initiative, par leur faculté de créer des conditions nouvelles, d'enfanter une nouvelle suite d'évènements, loin de la bruyante agitation masculine, elles font que l'humanité déchoit avec Eve ou s'élève avec Marie. Adam? il suit Joseph? il est gardien. Dans la première série nous avons Dalila, évidemment, Bethsabée, encore qu'elle soit plutôt passive, Hérodiade; ce sont des Eves égarées et non repentantes; dans la seconde série, beaucoup plus nombreuse, relevons d'abord les quatre femmes vraiment extraordinaires que Saint Mathieu fait figurer dans la généalogie de Jésus-Christ: Tamar qui fit l'impossible pour assurer enfin une descendance à Juda; Rahab, prudente et hardie, qui favorisa l'entrée des Hébreux dans sa ville; Ruth, fidèle, et prête à tout, elle aussi, pour ne pas rompre la lignée messianique; Bethsabée, une fois qu'elle s'est repentie et qu'elle a payé le prix de son crime; et puis la fille de Jephté acceptât toutes les conséquences de l'imprudence de son père, et Esther qui sauva son peuple, et Judith et Jaël qui tuèrent les oppresseurs, et Schéérah, bâtisseuse de villes, et Deborah la prophétesse qui galvanisait les chefs de guerre et qui fut Juge en Israël, sans parler de Sara, Rebecca et Rachel, toutes ces femmes, par leur amour, leur espérance, leur patience, leur hardiesse, leur courage, annoncent et préfigurent Celle dont la postérité écrase la tête du serpent qui avait séduit nos premiers parents. Cette énumération, bien rapide et superficielle, ne suffit pas; il faut avancer aussi des textes explicatifs; j'en

choisirai un, entre les dizaines d'autres, parce que nous croyons le connaître et qu'en réalité nous ne le comprenons pas; le texte de la Genèse commentant la création d'Eve dit que l'homme doit quitter son père et sa mère pour s'attacher à sa femme (2/24); et cette parole doit être fondamentale car elle est reprise très souvent: dans les Evangiles, par le Christ lui-même (Matthieu 19/5; Marc 10/7-8), et dans diverses Epîtres (Ephésiens 5/31; etc...), or quels sont nos codes et nos usages sur ce point? exactement l'inverse: c'est la femme qui laisse de côté sa maison pour suivre l'homme, attitude beaucoup plus proche du gynécée Grec que la proposition scripturaire; il semble, d'ailleurs, pour en revenir aux premiers chapitres de la Genèse, dont l'extraordinaire densité de signification nous réduit la plupart du temps à une lecture trop superficielle, que, à mesure que nous nous éloignons de la perfection édénique et que nous nous enfonçons de plus en plus dans les conséquences désastreuses de la chute, il y a changement de situation dans le couple humain; au début on note que ce sont les femmes qui enfantent et non les hommes qui engendrent: ...Eve conçut, et enfanta Caïn, et elle dit: j'ai formé un homme avec l'aide du Seigneur. Elle enfanta encore son frère Abel (Genèse 4/1). Elle enfanta un fils et l'appela du nom de Seth, car, dit-elle, Dieu m'a donné un autre fils à la place d'Abel que Caïn a tué. (Genèse 4/25); on ne peut nier qu'ici (et, une fois de plus, contrairement à la tradition grecque) c'est Eve qui est le sujet central et agissant, allant jusqu'à choisir le nom qui désigne sa progéniture; Adam n'est peut-être pas oublié mais il est au second plan, comme un prince consort; pour parler en langage de l'Ecole il n'est qu'une cause occasionnelle et c'est Eve seule qui est le véritable instrument de Dieu... Cela va si loin et si profond que même Saint Paul, à un moment où il est en train de bafouiller tant soit peu en s'impétrant dans sa misogynie bien connue que combat son désir d'être fidèle à l'Ecriture, Saint Paul est contraint de rectifier, et presque d'annuler, par un seul verset, tout le paragraphe qui précède:... de même que la femme a été tirée de l'homme, de même l'homme existe par la femme, et tout vient de Dieu (I Corinthiens 11/12); arrêté ainsi de justesse au bord d'une pente dangereuse Saint Paul est préservé de pousser ses errements dans leur dernière conséquence; mais, ce qui prouve bien qu'il y a quelque chose de faussé dans son attitude, il ne retourne pas en arrière non plus, il n'essaie pas de remonter à la source pour prendre une direction nouvelle et meilleure; il reste bloqué sur cette affirmation que tout vient de Dieu, affirmation incontestable pour la pensée biblico-chrétienne mais qui, en cette occurrence précise, constitue plutôt une dérobade, un refuge dans le refus de continuer à penser. Eut-il fait quelques pas de plus dans l'examen de la Genèse, il eût sans doute fini par dire avec elle ce qu'elle affirme avec une force singulière: que la domination masculine est une conséquence malheureuse de la Chute, une véritable malédiction, au même rang que les souffrances de la grossesse et de l'enfantement, que l'hostilité de la terre devenue stérile ou sauvage, que la peine pour gagner sa vie, et que la mort. (Genèse 3/1-19). Un dernier mot sur ce point: l'Ecriture n'est pas tendre pour Adam, et on comprend, à lire attentivement les textes, l'exaltation d'Eve par certains commentateurs

rabbiniques, l'auréole secrète que semblent lui avoir attribué, malgré tout, certains Docteurs, car au moment où les choses tournent mal et où il s'agit de reconnaître ses fautes l'homme, qui a péché tout autant que la femme, rejette pourtant toute la responsabilité sur sa compagne, reniant leurs liens, s'éloignant d'elle: ...c'est cette femme que vous avez mise près de moi qui m'a présenté ce fruit... (Genèse 3/12); de sorte qu'Adam est coupable à plusieurs degrés: il a été séduit non par un ange (qui même déchu conserve sa grandeur et sa puissance) mais par une créature égale à lui, il a succombé non à l'attrait de l'intelligence et de la connaissance, qui a sa noblesse, mais par une espèce de passivité et de veulerie consentante enfin, comme nous venons de le voir, il pousse cette démission spirituelle et égocentrique jusqu'à minimiser sa faute et à tenter d'en faire porter tout le poids à Eve! le moins que l'on puisse se demander est s'il n'y a pas là un éternel masculin pas meilleur, en dernière analyse, que son parallèle, le fameux éternel féminin ...

Il était besoin de ce développement minimum pour éclairer l'analyse que je fais maintenant de certains caractères mistraliens, car, de même que pour le rythme de l'histoire humaine, nous avons ici une espèce de décalque exact des structures de pensée scripturaires; il y a les femmes qui mènent les hommes vers le bien, vers le respect de Dieu et l'amour du prochain: ce sont Mireille, Estérelle, Nerte, et, d'un certain point de vue la Reine Jeanne; il y a les femmes perverses qui détruisent tout ce qui est beau et bon autour d'elles, s'engloutissant désespérément dans les conséquences du péché originel entraînant dans cette chute renouvelée ceux qu'elles aiment le plus sincèrement: Jeanne-Marie, la mère de Mireille, en est le prototype; et il y a aussi de ce même côté la femme non plus méchante mais sottement, purement instinctive (ce qui n'est pas bien aux yeux de Dieu) et qui se laisse mener par l'homme qui l'éblouit, mener vers le mal si cet homme est lui-même mauvais, vers le bien si c'est un brave garçon: c'est alors le portrait et le destin de l'Anglore. Voyons tout cela d'un peu plus près.

Mirèio. — Il est hors de toute discussion que Mistral, contrairement à ce que l'on a pu parfois prétendre, éprouve pour le personnage de Vincent une affection de grand frère, au point que le portrait du jeune homme est une de ses grandes réussites psychologiques; le fils du valabréguier est timide, d'une timidité personnelle qui lui vient de son âge, de sa pudeur, de sa délicatesse, du vertige où le plonge son premier amour (devant la fausse précocité de certains enfants contemporains qui ne sont que de petits vieux sans maturité nous avons parfois tendance à oublier qu'il n'en est pas toujours ainsi); timide aussi socialement, et d'une manière assez complexe: prudence du pauvre qui connaît la limite de ses possibilités d'action en face de la puissance de l'argent, respect accompagné de réflexion silencieuse devant l'expérience des anciens, réserve de l'ignorant bien né qui pendant longtemps doute de son intelligence propre qu'il n'a pas eu l'occasion d'éprouver officiellement... pour toutes ces raisons Vincent peut sembler effacé, mais quand il lui faut se battre,

quand il se heurte à la grossièreté et à la violence du vacher, à l'éternelle bassesse de la force injuste, alors il se révèle! il appartient à la grande tradition authentique de l'héroïsme à l'espagnole qui va dans la littérature française du Cid, éperdu devant Chimène mais dont la valeur n'attend pas le nombre des années au Cyrano de Rostand qui écrit à Roxane et je m'évanouis de peur quand je vous vois mais après s'être battu la nuit d'avant à un contre cent. Or c'est l'amour que lui porte Mireille qui transforme peu à peu l'enfant en adulte et le vannier en homme conscient de sa valeur en face des classes sociales; c'est Mireille qui a fait sa déclaration, renversant les rôles traditionnels mais retrouvant par là son rôle éternel et essentiel de meneuse de jeu...; c'est elle qui est le principe et le moteur de cette transformation que Vincent abandonné à lui-même n'aurait probablement pas su et pas pu tirer de ses virtualités. Ainsi dès sa première grande œuvre, Mistral a filé d'une main ferme son fil conducteur: l'homme, spontanément instinctif, au point de pousser son instinct de conservation jusqu'à soit un parfait égoïsme conquérant soit un repliement injustifié, a besoin de cette espèce de baptême que lui apporte un amour vigilant et tendre pour passer de son état premier, quasi animal (au bon et au mauvais sens de ce mot) à un état supérieur, autre, pleinement humain cette fois et pas seulement masculin, et qui, reconnaissant l'ordre de l'Univers voulu par Dieu, remet chaque chose et chaque être et soi-même à la place qui lui est assignée.

Disons-le en passant, il y a dans tout cela bien des caractéristiques qui rappellent les théories de ceux des Troubadours qui inventèrent l'Amour Courtois, et en approfondissant et développant l'analyse de ces traits et de leur origine biblique on arriverait, j'en suis persuadée, à mieux comprendre l'ancienne poésie d'Oc sur laquelle, aussi, il a été dit tant de sottises et de folies!

Esterello. — Mireille et Vincent ont été contrecarrés par le couple pseudo-chrétien de Ramon et Jeanne-Marie; christianisme d'habitudes sociales et de convenance, non christianisme biblique et vécu. Dans l'œuvre suivante les héros sont libres de toute emprise familiale, seuls devant leur destin à faire sous le regard de Dieu. Et Calendal a la même naïveté instinctive que Vincent, mais il est plus âgé, déjà maître de ses initiatives dans son métier et dans sa vie; or, précisément, il court le risque terrible de croire que le monde est à lui, qu'il est maître et possesseur de la Nature, d'oublier qu'en réalité il ne doit en être que le gérant au nom du Créateur; Estérelle est là pour lui faire entendre cette volonté du Seigneur, non pour l'animer comme Mireille le faisait à Vincent car il n'en a nul besoin, mais pour redresser cette générosité un peu trop farouche qui risque de s'égarer et de devenir de l'orgueil spirituel; elle lui apprend le respect de la vie, donnée par Dieu, d'un certain aspect de la Nature qui reflète le plan de Dieu; elle lui apprend la méfiance vis-à-vis de l'exaltation luciférienne de sa force, la maîtrise de ses instincts (y compris les plus beaux et les plus légitimes) afin qu'ils ne soient plus tournés vers lui-même et sa

propre satisfaction; elle lui prêche l'action apostolique, l'amour chevaleresque, la compassion pour le prochain.

Ses tendances ainsi canalisées, sa fierté ainsi remodelée par les épreuves que lui impose maternellement la lucide Estérelle, Calendal peut devenir en fait le héros qu'il était en puissance, non le héros, toujours un peu fier-à-bras, des actions retentissantes, mais celui d'une espèce plus rare et plus difficile: le héros chrétien de la vie quotidienne et de la fidélité chaque jour renouvelée au service des autres. Et c'est ici, avec cette évocation de la foi de chaque jour, qu'il faut parler du mariage d'Estérelle et de Calendal; le jeune homme venant aussi d'être nommé consul à vie de son village natal, nous nous trouvons donc dans la plénitude active et heureuse de la vie normale; mais voilà que ces réalités bien réelles choquent tout à coup celui des critiques mistraliens qui a voulu s'acharner à démontrer, contre toute vraisemblance, l'illusion du poète! Disons-le tout de suite: la seule chose claire ici c'est que, quoiqu'il puisse faire, Mistral aura toujours tort pour ceux qui ont érigé en dogme et en article de foi la théorie de son inconsistance, voire de son inconscience, sinon de son insincérité! Quand ses héroïnes meurent, il est bien cruel, et même sadique, de les sacrifier et de ne pas permettre que leur amour se réalise; mais quand elles ne meurent pas et qu'elles se marient, alors il est bien grossier de les livrer à un homme! (sic!).

Quand il parle de Dieu, il a tort, et d'ailleurs il ne sait pas ce qu'il dit; quand il ne parle pas de Dieu, il a tort de ne pas parler de Platon! Quand il saborde le Caburle, c'est par désespoir et par démission, mais quand il noie Guilhèn et l'Anglore c'est pour leur offrir une espèce d'apothéose! Quand il parle du frai des thons et des anchois on dénonce son érotisme et son paganisme, mais quand il met des obstacles, au début, avant la mort du premier mari, à l'amour de Calendal et d'Estérelle, alors, oubliant que la jeune femme est déjà mariée et que le christianisme ne permet ni la bigamie ni l'adultère, on crie au refoulement! C'est littéralement insensé... Donc le critique en question est choqué dans sa délicatesse poétique et métaphysique par le mariage de notre héroïne: Nous avons bien compris qu'Estérelle n'était rien d'autre que l'Idée de la Femme écrit-il; comment le poète a-t-il pu commettre l'erreur esthétique impardonnable de terminer un tel amour par le mariage et de conduire au lit nuptial un Séraphin descendu du ciel des Idées...?

Revenons au bon sens. M. Lafont a:

1) décrété gratuitement que, Calendal étant une œuvre platonicienne,

a) ce n'est pas un poème chrétien

b) Estérelle est une Idée

2) rappelé à qui l'aurait oublié que

c) les Idées ne se marient pas

3) et conclu, conséquemment et irréfutablement, que

d) Mistral, en mariant une Idée avec un homme, devant le maire et le curé, ne savait pas ce qu'il faisait.

C'est magnifique, et ce doit bien être une espèce originale de syllogisme. Mais l'on pourrait aussi, comme le texte même de Mistral nous y invite à plusieurs reprises partir d'un tout autre présupposé et aboutir, par conséquent, à des conclusions très différentes:

1) Calendau étant l'œuvre chrétienne d'un auteur chrétien

a) ses personnages sont chrétiens

b) et l'on sait que les chrétiens se recrutent parmi les humains

2) les chrétiens étant des êtres humains (et de sur-croit normaux)

c) ces personnages peuvent donc se marier quand ils y sont appelés

3) Et ainsi, ses personnages, se mariant, ou s'abstenant, ou mourant, tout comme dans la vie quotidienne

d) Mistral savait parfaitement ce qu'il voulait et ce qu'il faisait et ne quittait pas la réalité

Et ce que Mistral a fait c'est une espèce de roman de chevalerie chrétien, populaire, réaliste au travers de quelques naïves invraisemblances; ses héros reçoivent honneurs, autorité, longue vie, bénédictions en tous domaines, tout comme les personnages fidèles de la Bible, à l'exclusion des Prophètes, et spécialement les Patriarches de la Genèse dont Mistral connaissait bien les aventures, de cette connaissance intime et savoureuse, aiguë et placide, que le traducteur met en œuvre pour ses traductions... Je crains que l'on ne puisse rien accepter, rigoureusement rien, des illusions matrimoniales de M. Lafont; elles se retournent contre leur auteur, qui les voulait flèches du Parthe, en boomerang accompli.

Nerto. — Nerte se sacrifie pour Rodrigue, lui aussi pétri d'instincts à l'état brut; mais avec lui nous avons à faire à un instinctif dégradé, prisonnier de soi-même et de son égoïsme et c'est pourquoi Nerte doit accepter, si elle veut agir en chrétienne, un destin bien plus extrême encore que celui de Mireille; d'autant plus que son père lui fait bien plus défaut, et sur un plan bien plus essentiel, que Maître Ramon à l'amoureuse de Vincent; c'est Dieu seul, d'une manière absolue, sans aucun intermédiaire humain, qui pourra quelque chose pour cette femme deux fois abandonnée, et précisément par les deux hommes qui auraient dû le mieux la défendre et la protéger. Sauvée pour avoir passé victorieusement à travers le feu (I Corinthiens 3/15) elle va plus loin encore dans le sacrifice que ne l'avait fait Mireille,

elle confine à la sainteté; il est vrai qu'elle avait à faire racheter avec elle des êtres pires que Ramon, et avec qui Vincent n'a aucun point de comparaison; mais justement, dans la communion des saints et dans la diversité de leurs fonctions (I Corinthiens 12), là où le péché a abondé, la grâce de Dieu a surabondé (Romains 5/20).

La Reino Jano. — Avec elle nous avons un cas assez particulier, celui de la femme seule, humainement parlant; Jeanne de Naples a bien eu quatre maris mais, justement, c'est comme si elle n'avait rien eu de ce côté puisqu'elle n'a pas trouvé d'homme qui soit vraiment son semblable; ses mariages ont été de convenance politique; peut-être s'y est-il mêlé parfois du caprice sensuel; mais rien de tout cela n'a à voir avec le mariage chrétien (et biblique, malgré la multiplicité des femmes dans l'Ancien Testament, car il n'y en avait qu'une qui méritait vraiment le titre d'épouse: voyez Sarah auprès d'Abraham; et c'est cela la source de la querelle entre Léa et Rachel) où un seul homme s'unit à une seule femme, pour la vie, en image renouvelée d'Adam et Eve. Et la solitude de Jeanne, sur ce point comme sur les autres, vient de son achèvement; elle est la femme forte c'est-à-dire la créature qui semble aux yeux des autres se suffire à elle-même parce que, en réalité, Dieu lui suffit; Dieu et sa vocation. Jeanne n'a trouvé aucun homme qui ait convenu à la hauteur de ses desseins, qui se trouve, comme elle, sur le plan de Dieu. Ce personnage est d'autant plus marquant et significatif qu'il a son correspondant masculin dans l'œuvre de Mistral; et c'est Patroun Apian; lui aussi est arrivé à sa plénitude spirituelle, et c'est pourquoi, contrairement à l'enfant Vincent, au trop mâle Calendal, et au débauché Rodrigue, il n'a pas besoin d'une femme qui lui rappelle la Loi du Seigneur, qui l'éduque, ou le redresse, ou le sauve; il est au-delà de ces difficultés et de ces périls, ayant reçu son équilibre définitif; il est roi et prêtre sur son navire, maître de soi parce que tout entier dans la main de Dieu. Mieux encore que le monde d'avant la Chute, Maître Apian et la Reine Jeanne évoquent le monde de la Résurrection où l'on ne prendra ni femme ni mari parce que l'on est comme des anges de Dieu dans le Ciel (Matthieu 22/23-33)

Jano-Marìo. — La mère de Mireille, au lieu d'être pour son mari l'aiguillon vers le bien qu'elle devait être, au lieu de lui apprendre la Justice et la Miséricorde (qui, le moment venu, auraient rendu possible le mariage de leur fille avec Vincent), s'est enivrée de sa richesse et de sa promotion sociale; cela, qui est déjà répréhensible chez un homme, devient chez elle faute très grave puisqu'elle est une femme et que les femmes doivent garder et protéger la Vie dans sa vérité non dans ses artifices; elle a contracté, et donc aggravé, l'avidité matérielle de son mari au lieu de l'en corriger; par avarice et vanité de mauvaise femme elle a assimilé les instincts bruts et égoïstes, l'esprit d'orgueil et de domination, qui sont les défauts des mâles,

ajoutant donc cette tare aux défauts féminins qui lui étaient naturels; et ainsi déchue elle a entraîné tout son monde vers la perte de la paix intérieure et sa fille vers la mort; c'est la reprise de la tragédie de l'Eden.

L'Angloro. — Tout ce qui précède est vérifié et confirmé par l'histoire du couple misérable de Guilhèn et de l'Anglore, misérable à tous les sens de ce mot.

Non seulement le Prince est un malade, un rêveur égoïste et dangereux, mais encore la fille du Rhône qu'il veut éblouir, trop instinctive elle aussi, affolée par un surnaturel de pacotille, dépourvue de réflexion spirituelle, est tout autant incapable de jouer son rôle de guide que de se conduire elle-même. Cette double déchéance dans le mensonge d'un romanesque qui peut paraître un instant séduisant mais qui, en réalité, n'est que du mauvais paganisme dégénéré et corrompu, se solde par l'engloutissement commun, et sans profit spirituel pour aucun, dans les eaux vengeresses du Rhône, instrument de Dieu comme le fut autrefois le Déluge vis-à-vis des folies et de la perversité des hommes détournés de la Vérité. Jeanne Marie entraînait tous les siens avec elle dans sa chute; l'Anglore et Guilhèn s'y poussent mutuellement; c'est la sinistre égalité par en bas de ceux qui ont annihilé leur personnalité spirituelle parce qu'ils se sont coupés de Dieu; égalité semblable à celle des démons, et qui s'accompagne d'un besoin hideux de basse solidarité dans la vanité et la tromperie réciproque. Alors que l'égalité de Maître Apian et de la Reine Jeanne les met déjà presque au niveau d'une vie angélique, s'incarne dans des personnalités tellement riches et nettes que chacune représente à soi seule toute la race des enfants d'Adam, et s'exerce dans l'accomplissement de sa vocation et le respect du prochain.

Est-il besoin de faire remarquer combien ces schémas de psychologie et d'actions féminines reproduisent à leur mode les grandes idées directrices de la pensée biblique sur ce point? Là encore nul platonisme; et nulle évasion dans un monde illusoire; mais l'agencement parfait d'un double réalisme, celui de l'intention de Dieu envers l'espèce humaine, celui des défauts et des réussites de notre condition actuelle toujours éveillée par la Grâce et animée par la Foi au fond même de son péché. Les héros et les héroïnes de Mistral sont effectivement incompréhensibles en dehors de cela; mais tout s'éclaire, s'ordonne, et devient intelligible quand on a trouvé cette clef.

CONCLUSION

Ce qu'il y a d'étrange dans le destin de Mistral, parmi ses critiques, c'est que ses amis déclarés reprennent parfois les mêmes thèses que ses adversaires; de sorte

que, sans l'avoir voulu, évidemment, ils arrivent aux mêmes conclusions, féroce­ment exploitées par les uns, pudiquement voilées par les autres; à l'exception de quelques réflexions plus averties, les mistraliens ont mal discerné soit le christianisme de Mistral soit son réalisme; ils sont tombés souvent dans le piège facile du platonisme ; et, ensuite, ils sont tout effarés de voir qu'ayant concédé ces prémisses ils sont nécessairement menés, au travers d'un labyrinthe compliqué où ils se perdent, à déboucher eux aussi sur l'illusion qu'ils refusent; ils ont raison de la refuser, mais ils avaient eu tort d'accepter de mauvais points de départ. Et comme ils rejettent avec indignation ce qui est en effet indigne, mais sans pouvoir s'expliquer puisqu'ils s'appuient sur des bases chancelantes, ce qui apparaît alors aux lecteurs c'est l'indignation seulement, la véhémence, la virulence, et aussi la fragilité contradictoire de l'argumentation. Pour exorciser la calomnie de l'illusionisme mistralien il faut tout reprendre depuis le début, et voir quels sont les véritables fondements de la pensée du poète et de ses structures mentales, la vraie source de ses images et de sa vision du monde.

Ce n'est pas avec les armes mensongères des adversaires qu'il faut se battre, ce n'est pas sur leur terrain truqué qu'il faut accepter la lutte; c'est sur le terrain et avec les armes qui furent ceux de Frédéric Mistral, lecteur minutieux et traducteur exact de la Bible, fidèle de la Provence et des Pays d'Oc et de leur histoire, amoureux de la patrie terrestre et, à travers elle, serviteur de la Réalité d'en haut.

© CIEL d'oc – Octobre 2010